Illinois U Library

NUMÉRO 64 — 12 AOUT 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Raïna. Bluntschli.

Bluntschli. Catherine. Raïna.

Louka. Nicola.

1 RAÏNA. — *Comment pouvez-vous savoir si j'ai peur de la mort, moi...* (ACTE PREMIER.)

2 CATHERINE. — *Monsieur... Monsieur... Monsieur...*
RAÏNA. — *Mais cesse, maman... Tu vas l'empêcher de dormir. Le pauvre chéri est épuisé...*
(ACTE PREMIER.)

3 NICOLA. — *Ecoute... Je connais des secrets de famille qu'ils ne voudraient pas qu'on répète...* (ACTE II.)

4 CATHERINE. — *... Tu as une mine superbe, Paul. Splendide !...* (ACTE II.)

5 LOUKA. — *... Pas si serré, vous me faites mal...*
(ACTE II.)

Catherine. Petkoff.

Serge. Louka.

LE HÉROS ET LE SOLDAT

Comédie en trois actes de BERNARD SHAW

Version française de A. et H. HAMON

Représentée pour la première fois à Paris, à la Comédie-Montaigne, sous la direction de FIRMIN GÉMIER, le 30 mars 1921, cette pièce a été reprise en mai 1950 par CLAUDE GIRAUD, au Studio des Champs-Elysées dans une mise en scène de PIERRE FRANCK.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 pour la version française by A. et H. HAMON.

Supplément au N° 252 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

	Lors de la création	Au Studio des Champs-Élysées
Raïna	*Yolande LAFFON*	*Denise PROVENCE*
Catherine	*Charlotte CLASIS*	*Yvette ANDREYOR*
Louka	*Madeleine GEOFFROY*	*Renée COSIMA*
Capitaine Bluntschli	*GABRIO*	*Marc CASSOT*
L'officier	*MAMY*	*René BERGIL*
Nicola	*Robert PISANI*	*René MARJAC*
Major Petkoff	*VALLÉE*	*Henry CHARRETT*
Serge Saranof	*Henri ROLLAN*	*Pierre PAULET*

ACTE PREMIER

Un soir de la fin de novembre 1885, en Bulgarie. La chambre à coucher d'une dame, dans une petite ville, près du défilé de Dragoman. La fenêtre est ouverte sur son petit balcon. Par son embrasure, on aperçoit un pic des Balkans couvert de neige. Les étoiles l'éclairent et sous leur lumière il resplendit, merveilleusement blanc, et paraît tout proche, quoique en réalité il soit à plusieurs kilomètres de là. L'intérieur de la chambre ne ressemble pas à ce qu'on peut voir dans l'Europe Occidentale. Il est composé mi-partie d'un riche ameublement bulgare, mi-partie de meubles viennois bon marché. Le lit est appuyé contre un petit pan de mur qui coupe diagonalement un des coins de la chambre. Au-dessus de la tête du lit, une châsse en bois, peinte bleu et or, avec un Christ en ivoire. Devant, suspendue au moyen de trois chaînes, est une boule de métal ajourée, avec une lumière dedans. De l'autre côté de la chambre, vis-à-vis de la fenêtre, se trouve le principal siège, une ottomane turque. La courtepointe et les draperies du lit, les rideaux des fenêtres, la petite carpette, en un mot toutes les draperies et tapis qui ornent la chambre, sont orientaux et somptueux. Le papier qui couvre les murailles est occidental et mesquin. Le lavabo est contre le mur, du côté le plus proche de l'ottomane et de la fenêtre. C'est une simple table en tôle peinte. Dessus, une cuvette de fer émaillée, et, dessous, un seau ; sur la barre de côté, un seul essuie-mains. Auprès est une chaise cannée, en bois courbé, de fabrication autrichienne. Entre le lit et la fenêtre, la table à coiffer, table en sapin couverte d'une nappe multicolore ; dessus, un riche miroir de toilette.

La porte est sur le côté le plus proche du lit ; entre les deux, une commode. Celle-ci est couverte d'une nappe indigène multicolore. Dessus, une pile de romans brochés, une boîte de chocolats pralinés et un joli petit chevalet. Sur celui-ci, une grande photographie d'un officier extrêmement beau. Son port altier et son regard magnétique se perçoivent, même sur la photographie. La chambre est éclairée par une bougie posée sur la commode et une autre sur la table à coiffer avec, auprès, une boîte d'allumettes.

La fenêtre, garnie de gonds à la façon d'une porte, est grande ouverte. Les volets de bois extérieurs sont également ouverts. Sur le balcon, une jeune fille contemple les Balkans neigeux. Elle est absolument consciente, même avec intensité, de la beauté romanesque de la nuit et du fait que sa propre jeunesse et sa propre beauté en font partie intégrante. Elle est enveloppée dans un long et beau manteau de fourrure, valant, d'après une estimation modérée, environ trois fois l'ameublement de sa chambre.

Sa rêverie est interrompue par sa mère, Catherine Petkoff, une femme de quarante ans passés, impérieusement énergique, avec de magnifiques cheveux et de beaux yeux noirs. Elle pourrait être un splendide spécimen de femme de fermier montagnard ; mais, tenant à être une dame viennoise, elle porte dans cette intention, en toutes occasions, une robe d'intérieur à la mode de cette époque.

CATHERINE, *entrant précipitamment, pleine de bonnes nouvelles.* — Raïna !... *(Elle prononce ce nom : Rah-ina, avec l'accent tonique sur l'i.)* Raïna !... *(Elle s'avance vers le lit, s'attendant à y trouver Raïna.)* Eh bien !... Où... *(Raïna avance la tête dans l'intérieur de la chambre.)* Dieu !... Mon enfant ! Tu es dehors, à l'air froid de la nuit, au lieu d'être dans ton lit ! Tu attraperas ta mort... Louka m'a dit que tu étais endormie.

RAÏNA, *rentrant.* — Je l'ai renvoyée... Je voulais être seule... Les étoiles sont si belles... Mais qu'y a-t-il ?

CATHERINE. — De grandes nouvelles ! Une bataille...

RAÏNA, *les yeux dilatés.* — Ah !

Elle jette son manteau sur l'ottomane et s'avance vivement vers Catherine, en chemise de nuit, vêtement très joli, mais évidemment le seul qu'elle ait sur elle.

CATHERINE. — Une grande bataille à Slivnitza !... Une victoire ! Et elle a été gagnée par Serge.

RAÏNA, *avec un cri de joie.* — Ah !... *(Avec transport :)* Oh ! Mère... *(Ensuite avec une inquiétude soudaine :)* Père est-il sain et sauf ?

CATHERINE. — Naturellement. C'est lui qui m'a envoyé ces nouvelles. Serge est le héros du jour, l'idole du régiment.

RAÏNA. — Raconte, raconte... Comment cela s'est-il passé ?... *(Avec extase :)* Oh ! Maman ! maman !

Elle attire sa mère sur l'ottomane et elles s'embrassent follement.

CATHERINE, *avec un enthousiasme croissant.* — Tu ne peux t'imaginer comme ce fut splendide !... Une charge de cavalerie !... Pense donc !... Il brava nos commandants russes... il agit sans aucun ordre... il conduisit la charge sous sa propre responsabilité... il la dirigea lui-même... il fut le premier qui s'élança sur leurs canons !... Tu les vois, hein ? nos splendides Bulgares, avec leurs sabres et leurs yeux étincelants, descendant comme une avalanche et éparpillant les misérables Serbes et leurs élégants officiers autrichiens !... Ah !... Et dire que tu as fait attendre Serge toute une année avant de vouloir lui être fiancée ... Tiens !...

Si tu as une goutte de sang bulgare dans les veines, tu l'adoreras à son retour.

RAÏNA. — Mais après les acclamations de toute une armée de héros, se souciera-t-il encore de ma pauvre petite adoration ?... Peu importe d'ailleurs, je suis si heureuse, si fière !... *(Elle se lève et parcourt la chambre avec excitation.)* Au fait, cela prouve que toutes nos idées étaient réelles...

CATHERINE, *avec indignation.* — Nos idées, réelles ?... Que veux-tu dire ?

RAÏNA. — Mais nos idées sur ce que ferait Serge... notre patriotisme... nos idéaux héroïques... Parfois je me prenais à douter que ce pût être autre chose que des rêves... Oh ! Quelles petites créatures sans foi que les jeunes filles !... Quand je bouclais le sabre de Serge, il avait l'air si noble !... Oui, vraiment, c'était une trahison de penser à une désillusion, à une humiliation ou à un échec... Et pourtant... et pourtant... *(Vivement :)* Promets-moi que jamais tu ne lui en parleras.

CATHERINE. — Non... pas avant que je ne sache ce que je promets.

RAÏNA. — Eh bien ! Voici !... Au moment de partir, quand il me serrait dans ses bras et qu'il me regardait dans les yeux, imagine l'idée qui m'est passée par la tête ? Peut-être n'avons-nous nos idées héroïques que parce que nous aimons tant lire Biron et Pouchkine, et parce que, cette saison à Bucarest, nous avons été si charmées par l'opéra... C'est vrai, tu sais, la vie réelle est rarement comme ça... jamais même, du moins autant que je la connaissais alors. *(Avec remords :)* Pense donc, mère, je doutais de lui : je me demandais si toutes ses qualités héroïques et militaires ne s'évanouiraient pas dans une vraie bataille. J'avais même peur qu'il ne fît une piètre mine à côté de tous ces habiles officiers russes.

CATHERINE. — Une piètre mine !... Fi donc !... Les Serbes ont des officiers autrichiens tout aussi habiles que nos Russes, mais nous les avons battus dans chaque bataille, malgré tout.

RAÏNA, *riant et se rasseyant.* — Oui, oui, je n'étais qu'une prosaïque petite peureuse... Oh !... Penser que tout cela est vrai... que Serge est aussi splendide et aussi noble qu'il en a l'air... que le monde est réellement un monde glorieux pour les femmes qui peuvent voir sa gloire et pour les hommes qui peuvent mettre son roman en action ! Quel bonheur !... Et comme tout s'accomplit comme cela doit être !... Ah ! vraiment !... On ne peut exprimer cela !

Elle se jette à genoux à côté de sa mère et l'entoure passionnément de ses bras. Elles sont interrompues par l'arrivée de Louka, une belle et fière jeune fille. Elle porte un joli costume de paysanne bulgare avec un double tablier. Elle est si arrogante que sa servilité envers Raïna est presque insolente. Elle a peur de Catherine, mais, même avec elle, elle va aussi loin qu'elle l'ose. En ce moment elle est aussi excitée que les autres ; mais elle n'a aucune sympathie pour l'enthousiasme de Raïna, et c'est avec mépris qu'elle contemple l'extase des deux femmes, avant de leur adresser la parole.

LOUKA. — S'il vous plaît, madame, il faut fermer toutes les fenêtres et les volets aussi. On dit qu'il peut y avoir des coups de fusil dans les rues. *(Raïna et Catherine, alarmées, se lèvent.)* Les Serbes sont pourchassés à travers le défilé, et l'on dit qu'ils peuvent faire irruption dans la ville. Notre cavalerie les poursuit l'épée dans les reins et nos hommes sont prêts à les arrêter maintenant qu'ils s'enfuient, vous pouvez en être sûres.

Elle sort sur le balcon, tire à elle les volets extérieurs, puis rentre dans la chambre.

RAÏNA. — Je voudrais que nos hommes ne fussent pas si cruels... Quelle gloire y a-t-il à tuer de malheureux fuyards ?

CATHERINE, *d'un ton affairé, ses instincts de ménagère réveillés.* — Il faut que je voie si tout est à l'abri en bas.

RAÏNA, *à Louka.* — Laisse les volets de manière que je puisse les fermer seulement si j'entends du bruit.

CATHERINE, *d'un ton autoritaire, se retournant pendant qu'elle se dirige vers la porte.* — Oh ! non, chérie, non ! il faut qu'ils soient attachés. Tu t'endormirais certainement en les laissant ouverts... Attache-les, Louka.

LOUKA. — Oui, madame.

Elle les attache.

RAÏNA. — Ne t'inquiète pas de moi. Dès que j'entendrai un coup de fusil je souffllerai ma chandelle et je me blottirai dans mon lit, les couvertures par-dessus ma tête.

CATHERINE. — C'est ce que tu pourras faire de mieux, mon amour. Bonne nuit.

RAÏNA. — Bonne nuit... *(Elles s'embrassent et l'émotion de Raïna revient pour un moment.)* Oh ! maman ! Souhaite-moi de la joie pour la nuit la plus heureuse de ma vie !... pourvu qu'il n'y ait pas de fuyards !

Elle sort.

LOUKA, *en secret à Raïna.* — Si vous voulez ouvrir les volets, vous n'aurez qu'à les pousser, comme ceci. *(Elle les pousse et ils s'ouvrent. Ensuite elle les tire de nouveau à elle.)* Il y en a un qui devrait être verrouillé au bas, mais le verrou est parti.

RAÏNA, *avec dignité, la réprouvant.* — Merci, Louka, mais nous devons faire ce qu'on nous dit. *(Louka fait une grimace.)* Bonne nuit.

LOUKA, *avec indifférence.* — Bonne nuit.

Elle sort d'un air fanfaron. Raïna, restée seule, va jusqu'à la commode et, avec des sentiments qui défient toute expression, adore le portrait qui est dessus. Elle ne l'embrasse pas, elle ne le presse pas sur son sein, elle ne témoigne enfin aucune marque d'affection corporelle; mais elle le prend dans ses mains et l'élève comme une prêtresse ferait de son dieu.

RAÏNA, *regardant le portrait élevé en ses mains.* — Plus jamais je ne serai indigne de toi, héros de mon âme !... Jamais, jamais, jamais !... *(Elle le replace avec respect. Ensuite elle choisit un roman dans la petite pile de livres. Elle tourne les pages rêveusement, trouve sa page, plie le livre extérieurement à cet endroit, puis, avec un soupir*

heureux, elle se met au lit et se prépare à lire pour s'endormir. Mais avant de s'abandonner à la fiction, elle lève encore une fois les yeux, pensant à la réalité bénie, et murmure :) Mon héros !... Mon héros !... *(Une détonation éloignée vient rompre la tranquillité de la nuit. Elle tressaille et écoute. Deux autres détonations beaucoup plus proches suivent et l'effrayent à un tel point qu'elle s'élance hors de son lit. Vivement, elle éteint la lumière sur la commode. Ensuite, mettant ses doigts dans ses oreilles, elle court à la table à coiffer, éteint la lumière qui s'y trouve et précipitamment revient se coucher dans l'obscurité. Rien ne reste visible que la lumière de la boule ajourée devant la châsse et la lueur des étoiles, qui filtre à travers les fentes du haut des volets. Les coups de feu recommencent ; tout près de là, il y a une effrayante fusillade. Pendant qu'elle résonne encore, les volets s'ouvrent, tirés de l'extérieur. Pendant un instant brille le rectangle de lumière neigeuse des étoiles, tandis que la silhouette d'un homme se profile dessus en noir. Les volets sont immédiatement fermés et la chambre redevient obscure. Mais le silence est maintenant interrompu, il y a un grattement et la flamme d'une allumette s'aperçoit dans le milieu de la chambre. Raïna, se blottissant dans son lit :)* Qui est là ?... *(Instantanément, l'allumette est éteinte.)* Qui est là ?... Qu'y a-t-il ?

UNE VOIX D'HOMME, *dans l'obscurité, d'un timbre assourdi, mais menaçant.* — Oh !... Oh !... N'appelez pas ou je tire !... Soyez tranquille et il ne vous arrivera aucun mal... *(On entend la jeune fille quitter son lit pour se diriger vers la porte.)* Prenez garde ! Inutile d'essayer de vous sauver... Rappelez-vous ! Si vous élevez la voix, mon revolver part... *(D'un ton de commandement :)* Allumez une allumette et laissez-moi vous voir. Entendez-vous ? *(Encore un moment de silence et d'obscurité tandis que Raïna recule vers la table à coiffer. Elle allume alors une bougie et le mystère prend fin. C'est un homme d'environ trente-cinq ans, dans un état déplorable, éclaboussé de boue, de sang et de neige. Sa ceinture et la courroie de son étui à revolver maintiennent ensemble les restes déchirés de sa tunique bleue d'officier de l'artillerie serbe. Autant que le permettent la lumière de la bougie allumée et son état de désordre et de saleté, on distingue qu'il est de taille moyenne et qu'il n'a pas de distinction, avec son cou et ses épaules trapus. Sa tête ronde, à l'air obstiné, est couverte de cheveux bruns courts et crépus. Il a des yeux gris bleu, clairs et vifs, un front et une bouche bien dessinés. Son nez est désespérément prosaïque comme celui d'un bébé volontaire. Il a la crânerie militaire et des façons énergiques. Malgré la gravité de sa situation, il n'a pas perdu un atome de son sang-froid. Même, il sent le côté comique de cette situation sans toutefois avoir la moindre intention de plaisanter là-dessus ou de repousser une chance de salut. Du regard, il juge ce qu'il peut de Raïna — son âge, sa position sociale, son caractère, le degré auquel elle peut être effrayée — et continue plus poliment, mais encore d'un ton très déterminé :)* Pardon de vous déranger, mais vous reconnaissez mon uniforme... Serbe ! Si je suis pris, je suis tué. *(D'un ton menaçant :)* Comprenez-vous ?

RAÏNA. — Oui.

L'HOMME. — Eh bien, je n'ai pas envie d'être tué si je peux l'empêcher. *(D'un ton encore plus formidable, mais toujours bas :)* Comprenez-vous ?

D'un coup sec, il ferme la porte à clef.

RAÏNA, *d'un ton dédaigneux.* — Oui, oui, je le vois bien... *(Elle se redresse superbement et le regarde droit en face, en disant avec une emphase mordante :)* Certains soldats, je le sais, ont peur de la mort.

L'HOMME, *avec une bonne humeur sarcastique.* — Tous, chère madame, tous, croyez-moi... Il est de notre devoir de vivre aussi longtemps que nous pouvons... Si vous donnez l'alarme...

RAÏNA, *l'interrompant brusquement.* — Vous tirerez sur moi. Comment pouvez-vous savoir si j'ai peur de la mort, moi ?

L'HOMME, *avec ruse.* — Ah !... Mais supposez que je ne tire pas sur vous, qu'arrivera-t-il alors ? Une bande d'hommes de votre cavalerie — les plus grands vauriens de votre armée — se précipiteront dans votre jolie chambre et m'égorgeront comme un cochon, après que j'aurai lutté comme un démon. Ah ! Je les connais, allez ! Ils ne prendront pas la peine de me tirer dans la rue pour s'amuser de moi !... Êtes-vous prête à recevoir ce genre de compagnie dans votre déshabillé actuel ?... *(Raïna, rendue soudainement consciente de sa chemise de nuit, se recule instinctivement et la serre plus étroitement autour d'elle. Il l'observe et ajoute, sans pitié :)* A peine présentable, hein ?... *(Elle se tourne vers l'ottomane. Il lève instantanément son revolver et crie :)* Arrêtez !... *(Elle s'arrête.)* Où allez-vous ?

RAÏNA, *avec une patience pleine de dignité.* — Simplement prendre mon manteau.

L'HOMME, *s'avançant vivement vers l'ottomane et se saisissant du manteau.* — Oh ! Une bonne idée !... Non, non, c'est moi qui le garderai, le manteau, et *vous,* vous allez veiller à ce que personne n'entre et ne vous voie sans votre manteau... C'est une bien meilleure arme que le revolver.

Il jette son pistolet sur l'ottomane.

RAÏNA, *révoltée.* — Ce n'est pas l'arme d'un gentilhomme.

L'HOMME. — Bah ! C'est suffisant pour un homme qui n'a que vous entre lui et la mort... *(Pendant quelques instants, ils se regardent l'un et l'autre. Raïna pouvant à peine croire que même un officier serbe pût être lâche avec tant de cynisme et d'égoïsme. A ce moment ils sont surpris par une vive fusillade dans la rue. Le froid de la mort imminente éteint la voix de l'homme tandis qu'il ajoute :)* Entendez-vous ?... Si vous voulez laisser les brigands pénétrer ici pour me prendre, vous les recevrez comme vous êtes. *(Raïna rencontre son regard avec un mépris inflexible. Soudain il tressaille, écoutant. Raïna regarde l'homme en retenant sa respiration. Il rejette sa tête en l'air avec le geste d'un homme qui voit que tout est fini pour lui. Abandonnant alors les façons qu'il a prises pour l'intimider, il lui lance son manteau en s'exclamant sincèrement*

et avec bonté, mais d'une voix éteinte :) Inutile, je suis fichu !... Vite, enveloppez-vous, ils arrivent !

RAÏNA, *attrapant vivement le manteau, à voix basse.* — Oh ! Merci.

Elle s'enveloppe dedans avec un grand soulagement. Il tire son sabre et se tourne vers la porte, attendant.

LOUKA, *dehors, frappant.* — Maîtresse !... Maîtresse !... Vite, vite, levez-vous ! Et ouvrez la porte.

RAÏNA, *avec anxiété.* — Qu'allez-vous faire ?

L'HOMME, *férocement.* — Qu'importe !... Blottissez-vous quelque part !... Ça ne durera pas longtemps, allez !

RAÏNA, *impulsivement.* — Cachez-vous !... Mais cachez-vous donc ! Là, derrière le rideau, vite, vite !

Elle le saisit par un lambeau déchiré de sa manche et le tire vers la fenêtre.

L'HOMME, *lui cédant.* — Si vous gardez votre sang-froid, j'ai juste une demi-chance... Sur dix soldats, neuf sont des brutes-nées... *(Il se cache derrière le rideau, regardant dehors, pour dire finalement :)* S'ils me trouvent, je vous promets une belle boucherie... ils ne me prendront pas vivant.

Il disparaît. Raïna enlève son manteau et le jette au pied de son lit. Puis, d'un air encore endormi et troublé, elle ouvre la porte, Louka entre, tout agitée.

LOUKA. — On a vu un homme grimper le long de la gouttière jusque sur votre balcon, un Serbe. Les soldats veulent le chercher !... Et ce qu'ils sont sauvages, saouls et furieux !... Madame dit qu'il faut que vous vous habilliez immédiatement.

RAÏNA, *comme si elle était ennuyée d'être dérangée.* — Ils ne chercheront pas ici, j'espère !... Mais pourquoi les a-t-on laissés entrer ?

CATHERINE, *entrant vivement.* — Raïna, mon amour, es-tu saine et sauve ?... As-tu vu quelqu'un ou entendu quelque chose ?

RAÏNA, *remettant son manteau de fourrure.* — J'ai entendu la fusillade... Voyons, sûrement les soldats n'auront pas l'audace d'entrer ici ?

CATHERINE. — Dieu merci ! J'ai déniché un officier russe ! Il connaît Serge... *(Parlant à travers la porte, à quelqu'un au dehors :)* Monsieur, voulez-vous entrer maintenant ? Ma fille peut vous recevoir.

L'OFFICIER, *la voix d'une douceur enfantine, le port plein de raideur comme il sied à tout militaire professionnel, la main crispée sur la poignée de son sabre, comme les griffes d'un tigre.* — Bonsoir, mademoiselle, je suis bien fâché de vous importuner ; mais il y a un fuyard caché sur le balcon. Pendant que je le recherche, voulez-vous, s'il vous plaît, vous retirer, vous et madame votre mère ?

RAÏNA, *avec pétulance.* — C'est absurde, monsieur ! Vous voyez bien qu'il n'y a personne sur le balcon.

Elle ouvre en grand les volets, et, le dos tourné vers le rideau où se cache l'homme, elle indique du doigt le balcon éclairé par la lune. Une couple de coups sont tirés juste sous la fenêtre, et une balle fait voler en éclats une vitre en face de Raïna, qui cligne des yeux et respire fortement, mais qui reste en place sans broncher, tandis que Catherine pousse des cris.

L'OFFICIER, *il s'élance sur le balcon en criant.* — Prenez garde ! *(Sur le balcon, criant furieusement vers la rue :)* Cessez le feu ! Imbéciles ! Brutes ! Entendez-vous ? Nom de D... ! Cessez le feu ! *(Il regarde en bas d'un air terrible, pendant un moment, puis se tourne vers Raïna, tâchant de retrouver ses manières polies.)* Quelqu'un a-t-il pu pénétrer ici sans que vous le sachiez ?... Etiez-vous endormie ?

RAÏNA. — Non, je ne me suis pas couchée.

L'OFFICIER, *avec impatience.* — Vos voisins ont la tête si pleine de fuyards serbes qu'ils en voient partout. *(D'un ton poli :)* Mille pardons, madame ! Bonsoir !

Salut militaire que Raïna rend avec froideur. Un autre à Catherine, qui le suit dehors. Raïna ferme les volets. Elle se retourne et voit Louka qui a contemplé cette scène avec curiosité.

RAÏNA. — Ne quitte pas ma mère, Louka, pendant que les soldats sont ici.

Louka jette successivement un regard vers Raïna, vers l'ottomane et vers le rideau. Puis elle pince mystérieusement les lèvres, rit en elle-même et sort. Raïna, très offensée par cette mimique, la suit jusqu'à la porte qu'elle ferme derrière elle avec fracas, donnant un tour de clef avec violence. L'Homme sort immédiatement de derrière le rideau, remettant son sabre au fourreau.

L'HOMME, *d'une façon tout à fait pratique éloigne de son esprit toute impression de danger et dit.* — Je l'ai échappé belle ! sacristi !... Mademoiselle, votre serviteur jusqu'à la mort... A cause de vous, je souhaiterais m'être engagé dans l'armée bulgare, plutôt que dans l'armée serbe... Je ne suis pas Serbe.

RAÏNA, *avec hauteur.* — Oui, oui, vous êtes un de ces Autrichiens qui excitent les Serbes à nous dépouiller de notre liberté nationale et qui commandent leur armée pour eux !... Nous les détestons !

L'HOMME. — Autrichien ! Ah ! non. Pas moi !... Ne me détestez pas, mademoiselle... Je suis Suisse et je me bats simplement comme militaire professionnel. Je sers la Serbie parce qu'elle s'est présentée la première sur la route de Suisse... Allons, soyez généreuse ! vous nous avez battus à plate couture.

RAÏNA. — N'ai-je pas été généreuse ?

L'HOMME. — Si, si... Noble !... Héroïque !... Mais... je ne suis pas encore sauvé. Cette alerte est passée maintenant, mais la poursuite, elle, va se continuer toute la nuit par sauts et par bonds... Il faut que je profite d'un moment d'apaisement pour m'en aller... Vous me permettez, n'est-ce pas, d'attendre une minute ou deux ?

RAÏNA. — Certainement. Je suis fâchée qu'il vous faille encore une fois courir un danger. *(Très femme du monde, elle indique poliment la marche, au pied du lit.)* Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Il s'assied avec lassitude et témoigne immédiatement d'une irrésistible envie de dormir. Raïna, continuant à jouer la grande dame, va s'asseoir sur l'ottomane d'un air d'exquise nonchalance. Mais elle s'assied précisément sur le revolver et se relève d'un bond, avec un « aïe » expressif en pressant involontairement l'endroit que le revolver a meurtri. L'Homme, qui s'était presque endormi, se lève brusquement et s'élance de l'autre côté de l'ottomane, de sorte qu'il est maintenant à la gauche de Raïna et l'ottomane, entre eux.

L'HOMME, *avec irritation.* — Ne me faites donc pas peur ainsi !... Qu'y a-t-il ?

RAÏNA. — Votre revolver ! Il crevait les yeux de cet officier, là, tout le temps... Nous l'avons échappé belle !

L'HOMME, *vexé d'avoir été inutilement terrifié.* — Ah !... c'est tout !

RAÏNA, *le considérant avec une certaine fierté, car à mesure qu'il baisse dans son esprit elle se sent, elle, de plus en plus à l'aise.* — Je suis bien fâchée de vous avoir fait peur... *(Elle prend le pistolet et le lui tend.)* Prenez-le, je vous prie, pour vous protéger contre moi.

L'HOMME, *ricanant d'un air fatigué à ce sarcasme, tout en prenant le pistolet.* — Inutile, mademoiselle, il n'y a rien dedans. Il n'est pas chargé.

Il le regarde avec une grimace et le laisse tomber dédaigneusement dans son étui.

RAÏNA. — Mais chargez-le donc alors !... C'est important !

L'HOMME. — Je n'ai pas de cartouches... A quoi ça sert-il, les cartouches, dans la bataille ?... Je les remplace toujours par du chocolat et j'ai mangé mon dernier morceau il y a déjà plusieurs heures.

RAÏNA, *profondément blessée dans son plus cher idéal de virilité.* — Du chocolat !... Mais vous bourrez donc vos poches de sucreries, comme un écolier, et sur le champ de bataille encore ?

L'HOMME, *affamé.* — Oh !... Que je voudrais en avoir maintenant !

Raïna le considère, incapable d'exprimer ses sentiments. Puis d'un air de mépris elle va vers la commode et revient avec la boîte de bonbons dans la main.

RAÏNA. — Permettez ! Je regrette bien de les avoir mangés tous, sauf le peu que voici.

Elle lui offre la boîte.

L'HOMME, *avec voracité.* — Vous êtes un ange... *(Il gobe les bonbons.)* Pralinés, encore !... Ah ! Délicieux !... *(D'un regard anxieux il cherche s'il y en a encore. Il n'y en a plus. Il accepte l'inévitable avec une bonne humeur touchante et dit avec une émotion reconnaissante :)* Soyez bénie, mademoiselle !... Vous reconnaîtrez toujours un vieux soldat en regardant ses fontes et ses cartouchières. Les jeunes ont des pistolets et des cartouches, les vieux, eux, ont de la mangeaille... Merci. *(Il lui tend la boîte. Elle la lui arrache avec mépris et la jette loin d'elle. Il tressaute à nouveau, comme si elle avait voulu le frapper.)* Hou !... Ne faites donc pas les choses si brusquement, mademoiselle... C'est très vilain de vous venger parce que je vous ai fait peur, il y a un moment.

RAÏNA, *d'un ton superbe.* — Me faire peur, à moi !... Mais, monsieur, bien que je ne sois qu'une femme, je crois qu'au fond je suis aussi brave que vous, vous savez !

L'HOMME. — Je le crois bien !... Vous n'avez pas été au feu, vous, pendant trois jours, comme je l'ai été, moi. Je peux supporter cela deux jours... sans trop le montrer, mais personne ne peut l'endurer trois jours... Aussi, je suis plus nerveux qu'une souris. *(Il s'assied sur l'ottomane et prend sa tête entre ses mains.)* Voulez-vous me voir pleurer ?

RAÏNA, *alarmée.* — Non, non.

L'HOMME. — Si vous le vouliez, vous n'auriez qu'à me gronder comme si j'étais un petit garçon et vous, ma nourrice... Si j'étais au camp maintenant, on ferait semblant de me jeter des cailloux pour me voir tressaillir.

RAÏNA, *un peu émue.* — Oh ! mais c'est désolant, ça... Non, non, je ne veux pas du tout vous gronder. *(Touché par la sympathie de son accent, il relève la tête et la regarde avec reconnaissance. Immédiatement elle se recule et dit avec raideur :)* Pardon !... Nos soldats ne sont pas comme cela, eux.

Elle s'éloigne de l'ottomane.

L'HOMME. — Si, si, ils le sont !... Il n'y a que deux espèces de soldats, les vieux et les jeunes. Il y a quatorze ans que je sers, tandis que la moitié de vos hommes n'ont encore jamais senti la poudre... Tenez ! Pourquoi venez-vous de nous battre ?... Tout simplement par pure ignorance de l'art de la guerre. *(Avec indignation :)* Non, vraiment, jamais je n'ai rien vu de si contraire aux rudiments mêmes de la tactique.

RAÏNA, *ironique.* — Ah ! bah !... Vous battre, c'était contraire aux rudiments.

L'HOMME. — Mais oui, certainement !... Voyons, est-ce dans les règles de jeter un régiment de cavalerie sur une batterie de mitrailleuses, avec la certitude absolue que si elles partent ni hommes ni chevaux ne parviendront jamais à 50 mètres du feu ? Quand j'ai vu ça, je ne pouvais en croire mes yeux !

RAÏNA, *se tournant vivement vers lui, tandis que son enthousiasme et ses rêves de gloire lui reviennent en masse.* — Ah ! vous avez vu la grande charge de la cavalerie !... Oh ! je vous en prie, contez-moi cela !

L'HOMME. — Jamais vous n'avez vu de charge de cavalerie, n'est-ce pas ?

RAÏNA. — Voyons !... comment l'aurais-je pu ?

L'HOMME. — Ah ! oui !... Evidemment !... Eh bien, c'est un drôle de spectacle, allez ! ... Tenez, on dirait une poignée de pois secs lancés contre une vitre. D'abord le premier arrive... puis deux ou trois qui le suivent de tout près... enfin, derrière, tout le reste en un tas.

RAÏNA, *ses yeux se dilatant tandis qu'elle élève extatiquement les mains.* — Oui... d'abord le premier !... le plus brave parmi les braves !

L'HOMME, *prosaïquement.* — Pfou !... Eh bien, vous devriez voir comme le pauvre diable tire sur son cheval.

RAÏNA. — Mais pourquoi tirerait-il sur son cheval ?

L'HOMME, *impatienté par une question aussi stupide.* — Parbleu ! parce que son cheval l'emporte malgré lui... Croyez-vous que ce garçon tienne à arriver avant les autres pour être tué ?... Ensuite, ils arrivent donc tous... Vous pouvez reconnaître les jeunes à leur excitation et au ferraillement de leurs sabres... Les vieux arrivent en tas, en se couvrant de leurs sabres immobiles... Ils savent, eux, qu'ils sont de simples projectiles, et qu'il est inutile d'essayer de combattre. Pour la plupart, les blessures sont des genoux cassés, à cause des chevaux qui se choquent les uns contre les autres.

RAÏNA. — Comment !... Mais je ne crois pas que le premier arrivé soit un lâche... C'est un héros, certainement !

L'HOMME, *avec bonne humeur.* — C'est ce que vous auriez dit si vous aviez vu le premier arrivé dans la charge d'aujourd'hui.

RAÏNA, *haletante, lui pardonnant tout.* — Ah ! Je le savais bien ! Allons, parlez... mais parlez donc... de *lui !*

L'HOMME. — On aurait dit un ténor d'opéra, un beau garçon, avec des yeux étincelants et une charmante moustache, en train de lancer son cri de guerre et de charger les moulins à vent, comme Don Quichotte... Nous avons failli éclater de rire en le voyant... Mais quand le sergent, aussi blanc qu'un linge, accourut pour nous dire qu'on nous avait envoyé des cartouches qui n'allaient pas à nos mitrailleuses et que, par suite, nous n'avions plus un coup à tirer pendant les dix minutes qui allaient suivre, alors nous rîmes jaune !... Jamais de ma vie je ne me suis senti si mal à l'aise, et pourtant j'avais déjà vu la mort de près une ou deux fois. Et je n'avais même pas une cartouche de revolver... rien que du chocolat !... Nous n'avions pas de baïonnette... Rien !... Naturellement, ils nous taillèrent en pièces. Et Don Quichotte était là, brandissant son sabre comme un tambour-major, croyant avoir fait la chose la plus habile qui fût jamais, tandis que, pour ce haut fait, il aurait dû passer en cour martiale. De tous les fous qui furent jamais lâchés sur un champ de bataille, cet homme-là est certainement le plus fou... Avec son régiment entier il allait tout simplement au suicide... seulement le pistolet ne partit pas... voilà tout.

RAÏNA, *profondément blessée, mais fidèle à son idéal.* — Ah ! vraiment !... Si vous le voyiez, le reconnaîtriez-vous ?

L'HOMME. — Pourrai-je jamais l'oublier ?

Elle s'approche de nouveau de la commode. Il la suit des yeux avec le vague espoir qu'elle a peut-être encore quelque chose à manger pour lui. Elle enlève le portrait de son chevalet et le lui apporte.

RAÏNA. — Voici une photographie de l'officier... le patriote... le héros... auquel je suis fiancée.

L'HOMME, *le reconnaissant avec saisissement.* — Vrai, je regrette beaucoup... *(La regardant :)* Mais, réellement, était-ce honnête de me mener ainsi en bateau ?... *(Il regarde de nouveau le portrait.)* Oui, c'est bien lui... il n'y a pas de doute.

Il étouffe un éclat de rire.

RAÏNA, *vivement.* — Pourquoi riez-vous ?

L'HOMME, *honteux mais encore très amusé.* — Je ne riais pas, je vous assure... Du moins je ne voulais pas rire. Mais quand je songe à ce garçon chargeant les moulins à vent et s'imaginant qu'il faisait la chose la plus belle...

Il suffoque en voulant s'empêcher de rire.

RAÏNA, *sévèrement.* — Rendez-moi ce portrait, monsieur.

L'HOMME, *avec un remords sincère.* — Naturellement... Certainement... Oh ! je suis au regret. *(Résolument, elle baise le portrait, et, avant de retourner à la commode pour le replacer, elle regarde l'homme bien en face. Tout en s'excusant, il la suit.)* J'ai peut-être eu tort, vous savez... certainement, j'ai eu tort... Très probablement, il devait avoir eu vent de l'affaire des cartouches, et il savait que la chose était sans danger.

RAÏNA. — C'est-à-dire qu'il était imposteur et lâche !... Tout à l'heure vous n'aviez pas osé dire cela !

L'HOMME, *avec un geste de désespoir comique.* — Bah !... C'est bien inutile, mademoiselle, jamais je ne pourrais vous le faire voir du point de vue professionnel.

Au moment où il se tourne pour aller vers l'ottomane, la fusillade recommence dans le lointain.

RAÏNA, *sévèrement, tandis qu'elle le voit attentif aux coups de feu.* — Tant mieux pour vous !

L'HOMME, *se retournant.* — Comment ?

RAÏNA. — Vous êtes mon ennemi et vous êtes à ma merci... Que ferais-je si j'étais un militaire professionnel ?

L'HOMME. — Ah ! ça, c'est vrai, mademoiselle; vous avez toujours raison... Je sais combien vous avez été bonne envers moi !... Jusqu'à ma dernière heure je me souviendrai de ces trois chocolats pralinés. C'était tout à fait indigne d'un militaire professionnel, mais c'était digne d'un ange.

RAÏNA, *froidement.* — Merci. Eh bien, maintenant je vais faire une chose digne d'un militaire professionnel... Après ce que vous venez de dire de mon futur mari, vous ne pouvez pas rester ici. Je vais voir sur le balcon s'il n'y a pas de danger en vous laissant glisser jusque dans la rue.

Elle se tourne vers la fenêtre.

L'HOMME, *perdant contenance.* — Le long de la gouttière !... Arrêtez !... Attendez !... Je ne puis !... Non, non, je n'oserai jamais !... Cette seule pensée me glace... Oui, oui, j'y ai monté vite, mais avec la mort derrière moi... Mais maintenant, l'envisager de sang-froid ! *(Il se laisse tomber sur l'ottomane.)* Non, non, je ne pourrais pas !... J'y renonce... Je suis fichu... Allons ! Donnez l'alarme !

Profondément abattu, il laisse tomber sa tête dans ses mains.

RAÏNA, *désarmée par la pitié.* — Voyons, ne soyez pas découragé !... *(Elle se penche sur lui, quasi maternelle.)* Ah ! Vous êtes un bien pauvre soldat... un vrai soldat de chocolat praliné !... Allons, du courage... Il faut moins de courage pour descendre que pour envisager la capture... Rappelez-vous-le !

L'HOMME, *rêveusement, bercé par sa voix.* — Non, non. La capture, voyez-vous, signifie simplement la mort, et la mort, c'est le sommeil... Oh ! le sommeil... le sommeil... le sommeil... le sommeil que rien ne trouble plus... Tandis que se laisser glisser le long de la gouttière signifie faire quelque chose... se donner de la peine... penser !... Plutôt la mort dix fois !

RAÏNA, *doucement et pensivement prise par le rythme de sa lassitude.* — Vous avez si sommeil que ça ?

L'HOMME. — Je n'ai pas dormi deux heures de suite depuis que j'ai joint l'armée. Je suis de l'état-major, mais vous ne savez pas ce que cela veut dire... Je n'ai pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures.

RAÏNA, *à bout de ressources, exaspérée.* — Mais que dois-je faire de vous ?

L'HOMME, *se remettant sur ses pieds en chancelant, réveillé par son exaspération.* — Evidemment, je dois faire quelque chose... *(Il se secoue, se remet et parle avec une nouvelle vigueur et un nouveau courage.)* Voyez-vous, qu'on ait sommeil ou non, qu'on ait faim ou non, qu'on soit fatigué ou non, on peut toujours faire une chose quand on sait qu'il le faut... Eh bien, il faut que je descende par cette gouttière ! *(Il se frappe la poitrine.)* Entends-tu, soldat de chocolat praliné !

Il se tourne vers la fenêtre.

RAÏNA, *avec anxiété.* — Mais si vous tombez ?

L'HOMME. — Bah ! je dormirai comme si les pierres étaient un lit de plume... Adieu !

Il s'avance hardiment vers la fenêtre, et sa main est sur le volet quand une terrible fusillade éclate dans la rue au-dessous d'eux.

RAÏNA, *s'élançant vers lui.* — Arrêtez ! *(Sans réflexion, elle le saisit et cherche à le tirer en arrière.)* Ils vont vous tuer.

L'HOMME, *froidement, mais aux écoutes.* — Peu importe ! Ce genre de choses est un des risques de mon métier... Je dois courir ma chance. *(D'un ton décisif :)* Ecoutez !... Faites ce que je vous dis... Eteignez les bougies de manière qu'ils ne voient pas de lumière quand j'ouvrirai les volets. Et, quoi que vous fassiez, tenez-vous éloignée de la fenêtre... S'ils me voient, ils me viseront, c'est sûr !...

RAÏNA, *s'accrochant à lui.* — Mais sûrement ils vont vous voir ! La lune brille en plein. Je veux vous sauver... Oh ! comment pouvez-vous être si indifférent !... Vous voulez bien que je vous sauve, n'est-ce pas ?

L'HOMME. — Vraiment, je ne voudrais pas vous gêner... *(Dans son impatience, elle le secoue.)* Non, non, mademoiselle, je ne suis pas indifférent, je vous l'assure. Mais comment dois-je faire ?

RAÏNA. — Quittez la fenêtre... je vous en prie !... *(Elle l'attire, en le cajolant, au milieu de la chambre. Il se soumet humblement. Toute rassurée, elle le laisse et s'adresse à lui d'un ton protecteur :)* Ecoutez, maintenant. Vous devez avoir confiance en notre hospitalité... Vous ne savez pas encore dans quelle maison vous êtes... Je—suis—une—Petkoff.

L'HOMME, *bêtement.* — Une quoi ?

RAÏNA, *assez indignée.* — Je veux dire que j'appartiens à la vieille famille des Petkoff, la plus riche et la plus connue de notre pays.

L'HOMME. — Ah ! Oui, oui, bien sûr ! ... A quoi pensais-je ?... Je vous demande pardon... Les Petkoff, bien sûr !... Comme je suis stupide !

RAÏNA. — Jamais vous n'aviez entendu parler d'eux avant cet instant, vous le savez bien. Comment pouvez-vous vous abaisser à feindre ?

L'HOMME. — Pardonnez-moi, je vous en prie... Je suis vraiment trop fatigué pour penser... Oui, oui, le changement de sujet... C'était trop pour moi... Ne me grondez pas !

RAÏNA. — Tiens ! c'est vrai, j'oubliais. Ça pourrait vous faire pleurer. *(Il fait un signe d'assentiment, tout à fait sérieusement. Elle fait la moue, puis reprend son ton protecteur :)* Il faut que vous sachiez que mon père est le plus grand chef de notre armée bulgare. *(Avec fierté :)* Il est major.

L'HOMME, *feignant d'être profondément impressionné.* — Major !... Oh ! Pensez donc !

RAÏNA. — En escaladant le balcon, vous avez fait preuve d'une grande ignorance... *(Par un signe, l'homme indique qu'il ne comprend pas.)* Oui, oui, d'une grande ignorance, car, comme notre maison est à deux étages, vous avez cru que pour y entrer il fallait escalader ce balcon. Eh bien, non, il y a des escaliers à l'intérieur pour monter et descendre, vous entendez.

L'HOMME. — Des escaliers !... Quelle splendeur ! Véritablement, mademoiselle, vous vivez dans un grand luxe.

RAÏNA. — Savez-vous ce que c'est qu'une *bibliothèque ?*

Elle prononce ce nom en appuyant fortement dessus.

L'HOMME. — Une bibliothèque ?... Une chambre pleine de livres ?

RAÏNA. — Oui... Eh bien ! Nous en avons une, la seule de Bulgarie.

L'HOMME. — Vraiment !... Une vraie bibliothèque !... Oh ! que je voudrais voir ça !

RAÏNA, *avec affectation.* — Je vous dis cela pour vous prouver que vous êtes chez des gens civilisés et non chez des campagnards ignorants, qui vous tueraient dès qu'ils apercevraient votre uniforme serbe... Nous, nous allons à Bucarest chaque année, pour la saison d'opéra, et j'ai passé un mois entier à Vienne.

L'HOMME. — J'ai vu cela, mademoiselle... Oh ! j'ai bien vu tout de suite que vous connaissiez le monde.

RAÏNA. — Avez-vous vu l'opéra d'*Hernani ?*

L'HOMME. — Est-ce que c'est celui où il y a un diable en velours rouge et un chœur de soldats ?

RAÏNA, *avec mépris.* — Non !

L'HOMME, *étouffant un gros soupir de fatigue.* — Alors, je ne le connais pas.

RAÏNA. — Je pensais que vous auriez pu vous rappeler la grande scène où, fuyant ses ennemis, tout comme vous, ce soir, Hernani se réfugie dans le château de son plus farouche adversaire, un noble vieillard castillan. Le noble refuse de le livrer. Son hôte est sacré pour lui.

L'HOMME, *vivement, s'éveillant un peu.* — Vos parents partagent-ils cette manière de voir ?

RAÏNA, *avec dignité.* — Ma mère et moi nous sommes capables de comprendre cette manière de voir, comme vous dites... Si au lieu de me menacer avec votre pistolet comme vous l'avez fait, vous vous étiez, comme fugitif, simplement fié à notre hospitalité, vous auriez été ici aussi en sûreté que dans la maison de votre père.

L'HOMME. — Bien sûr ?...

RAÏNA, *lui tournant le dos avec dégoût.* — Oh !... décidément, c'est inutile d'essayer de vous faire comprendre.

L'HOMME. — Allons, allons, ne vous fâchez pas !... Songez donc comme ce serait désagréable pour moi si vous vous trompiez. Mon père est un homme très hospitalier, il tient six hôtels, mais, vraiment je ne pourrais pas me fier à lui à ce point-là... Et *votre* père ?...

RAÏNA. — Il est parti à Slivnitza combattre pour son pays... Je réponds de votre sûreté. Voici ma main en gage de ce que j'avance. Cela vous rassure-t-il ?

Elle lui offre la main.

L'HOMME, *regardant sa propre main d'un air de doute.* — Il vaut mieux ne pas toucher ma main, mademoiselle. Je dois d'abord me la laver.

RAÏNA, *touchée.* — Comme c'est gentil !... Je vois que vous êtes un gentilhomme.

L'HOMME, *étonné.* — De quoi ?

RAÏNA. — Ne croyez pas que je sois étonnée. Les Bulgares de haut rang — les gens de *notre position* — se lavent les mains chaque jour à peu près... J'apprécie beaucoup votre délicatesse. Vous pouvez prendre ma main tout de même.

Elle la lui offre de nouveau.

L'HOMME, *la lui baisant, ses mains derrière le dos.* — Merci, mademoiselle... Enfin, je me sens en sûreté ! Dites-moi, voulez-vous maintenant annoncer la nouvelle à votre mère ? Il vaut mieux que je ne reste pas plus longtemps ici secrètement ?

RAÏNA. — Voulez-vous avoir la bonté de rester tout à fait tranquille, pendant mon absence ?

L'HOMME. — Certainement.

Il s'assied sur l'ottomane. Raïna va à son lit et s'enveloppe dans le manteau de fourrure. Les yeux de l'Homme se ferment. Elle s'avance vers la porte. Se tournant pour lui jeter un dernier regard, elle voit qu'il va s'endormir.

RAÏNA, *de la porte.* — N'allez pas vous endormir, n'est-ce pas ?... *(Il murmure d'une voix inarticulée, elle revient à lui en courant et le secoue.)* Entendez-vous ?... Vous vous endormez... réveillez-vous !

L'HOMME. — Hein ?... Je m'end... ? Mais non, mais non, pas le moins du monde ! Je réfléchissais seulement. Ça va bien, allez, je suis éveillé.

RAÏNA, *sévèrement.* — Restez debout, je vous prie, pendant que je suis sortie... *(Il se lève à contre-cœur.)* Tout le temps, vous entendez !

L'HOMME, *mal assuré sur ses jambes.* — Certainement, certainement !... Vous pouvez vous fier à moi. *(Raïna le regarde d'un air de doute. Il sourit faiblement. Elle s'en va à contre-cœur, et, arrivée à la porte, elle se retourne encore une fois et le surprend presque en train de bâiller. Elle sort. L'Homme, presque assoupi :)* Dormir, dormir, dor... *(Les mots sortent lentement en un murmure. Sur le point de tomber, la secousse le réveille.)* Où suis-je ?... Voilà ce que je voudrais savoir ?... Où suis-je ?... Faut que je reste éveillé... Rien ne me tient éveillé, sauf le danger... rappelons-nous ça !... *(Avec une grande force d'application :)* Le danger, le danger, le danger, le dan... *(Traînant la voix de nouveau, une autre secousse.)* Où est le danger ?... Faut le trouver... *(Il se met à marcher vaguement autour de la chambre, à sa recherche.)* Qu'est-ce que je cherche ?... Le sommeil... le danger... Sais pas... *(Il trébuche contre le lit.)* Ah ! oui... je sais. Ça va bien, maintenant... Il faut que je me couche, mais pas pour dormir... sûrement pas pour dormir... à cause du danger... Pas s'étendre non plus... seulement m'asseoir... *(Il s'assied sur le lit. Une expression de bonheur apparaît sur sa figure.)* Ah !...

Avec un soupir heureux, il se laisse aller en arrière, de toute sa longueur ; par un dernier effort, il lève ses jambes bottées dans le lit et instantanément s'endort profondément. Catherine entre, suivie de Raïna.

RAÏNA, *jetant un regard sur l'ottomane.* — Il est parti !... Je l'avais laissé ici.

CATHERINE. — Ici !... Alors, il doit être descendu par là....

RAÏNA, *l'apercevant.* — Oh !

Du geste, elle l'indique.

CATHERINE, *scandalisée.* — Oh !... *(A grands pas, elle marche vers le lit, suivie de Raïna, qui s'arrête en face d'elle de l'autre côté.)* Il dort profondément... Le cochon !

RAÏNA, *avec anxiété.* — Ch... !

CATHERINE, *le secouant.* — Monsieur ! *(De nouveau le secouant plus fort :)* Monsieur ! *(Avec véhémence, le secouant très fort :)* Monsieur !

RAÏNA, *lui saisissant le bras.* — Cesse, maman, le pauvre chéri est épuisé. Laisse-le dormir.

CATHERINE, *le lâchant et se tournant, étonnée, vers Raïna.* — Le pauvre chéri !... Raïna !

Elle regarde sévèrement sa fille. L'Homme dort profondément.

RIDEAU

ACTE II

Le 6 mars 1886. Dans le jardin de la maison du major Petkoff. Il fait une belle matinée de printemps, et le jardin a l'air frais et joli. Au delà de la palissade s'aperçoivent les sommets d'un couple de minarets attestant ainsi l'existence d'une petite vallée, avec, au fond, une petite ville. Quelques kilomètres plus loin, les Balkans ferment le paysage. Si, de l'intérieur du jardin, on tourne ses regards vers eux, on voit sur la gauche un côté de la maison avec une porte à laquelle on accède par un petit escalier muni d'une rampe. Sur la droite, la cour de l'écurie, avec sa porte cochère donnant sur le jardin. Le long de la palissade et de la maison, des buissons d'arbustes fruitiers sont couverts de linge étendu pour sécher. Une petite allée longe la maison. Arrivée au coin de celle-ci, elle s'élève au moyen de deux marches et tourne hors de la vue. Au milieu du jardin, une petite table, avec, devant, deux chaises en bois courbé. La table est encore couverte de la cafetière, des tasses, des petits pains turcs, restes du petit déjeuner qui est terminé. Aussi les tasses sont sales et le pain a été rompu. Contre le mur, sur la droite, un banc de jardin, en bois.

Louka, fumant une cigarette, se tient debout entre la table et la maison, le dos tourné avec un dédain irrité vers un domestique qui la sermonne. Celui-ci est un homme d'âge moyen, de tempérament froid. Son intelligence est vulgaire, mais claire et aiguisée. Il possède à la fois la complaisance du serviteur qui s'estime à son rang dans la servitude et l'imperturbabilité de l'exact calculateur qui n'a pas d'illusions. Il porte un costume bulgare blanc, la veste avec sa bordure à dessins, la ceinture, les culottes larges, les guêtres ornementées. Sa tête est rasée jusqu'au sommet, ce qui lui fait paraître un haut front japonais. Son nom est Nicola.

NICOLA. — Fais attention, Louka, change tes manières. Je connais la maîtresse. Elle est si hautaine que jamais elle ne s'imagine qu'un serviteur puisse oser lui manquer de respect... Mais, écoute, si elle vient à soupçonner que tu la braves, elle te flanquera à la porte.

LOUKA. — Oui, oui, je la brave... Je veux la braver... Je me fiche d'elle !

NICOLA. — Sans doute... seulement, dis-toi bien que si tu te brouilles avec la famille, jamais je ne pourrai t'épouser... Au fond, c'est comme si tu te brouillais avec moi, tu sais !

LOUKA. — Alors c'est dit, tu prends son parti contre moi ?...

NICOLA, *posément.* — Nous dépendrons toujours du bon vouloir de la famille. Que je quitte son service et que j'ouvre une boutique à Sota, sa pratique sera la moitié de mon capital : une mauvaise parole d'eux nous ruinerait.

LOUKA. — Ouh !... tu n'as pas de cœur, tiens !... Ah !... Je voudrais bien les voir dire un mot contre moi !

NICOLA, *avec pitié.* — Vraiment, Louka, je me serais attendu à plus de raison de ta part... Mais tu es jeune, tu es jeune !

LOUKA. — Certes oui... et toi, tu ne m'en aimes pas moins pour ça, je pense ?... Ah ! vois-tu, c'est que moi, toute jeune que je suis, je connais des secrets de famille qu'ils ne voudraient pas qu'on répète... Qu'ils me cherchent querelle, s'ils osent !

NICOLA, *avec une supériorité pleine de compassion.* — Sais-tu ce qu'ils feraient s'ils t'entendaient parler ainsi ?

LOUKA. — Et qu'est-ce qu'ils feraient, dis ?

NICOLA. — Ils te renverraient tout simplement pour avoir menti... Et après cela, qui croirait les histoires que tu raconterais ?... Qui te donnerait une autre place ?... Qui, dans cette maison, oserait alors courir le risque d'être vu avec toi ?... Combien de temps ton père serait-il autorisé à garder sa petite ferme ?... *(Elle jette avec impatience le bout de sa cigarette et frappe du pied dessus.)* Petite niaise !... tu ne connais pas la puissance que ces gens riches ont sur tes pareils et les miens, quand nous essayons de sortir de notre pauvreté, malgré eux. *(Il s'approche tout près d'elle et baisse la voix.)* Regarde-moi... depuis dix ans que je suis à leur service, crois-tu par hasard que je ne connaisse aucun secret ?... Fichtre, je sais des choses sur la maîtresse qu'elle ne voudrait pas que le maître sût pour 1.000 levas. Oui, oui, et je sais des choses sur lui, telles que, pendant six mois, elle les lui lancerait sans cesse à la tête, si j'en jasais devant elle... Oui, oui, et je sais des choses sur Raïna qui rompraient son mariage avec Serge, si...

LOUKA, *se tournant vivement vers lui.* — Comment le sais-tu ?... Je ne t'ai jamais rien dit !

NICOLA, *ouvrant les yeux d'un air rusé.* — Ainsi, c'est là ton petit secret, dis ? Je me doutais

bien que c'était quelque chose de ce genre... Ecoute, suis mon conseil : sois respectueuse... fais sentir à ta maîtresse que, quoi que tu saches ou que tu ne saches pas, elle peut être assurée que tu te tairas et que tu serviras fidèlement la famille... C'est ça qu'ils aiment, et c'est ça qui te fera tirer le plus d'eux.

LOUKA, *avec un mépris pénétrant.* — Tu as bien l'âme d'un domestique, Nicola !

NICOLA, *l'air satisfait.* — C'est là le secret du succès dans le service.

Un coup violent frappé avec le manche d'une cravache sur une porte de bois résonne du côté de la cour de l'écurie.

UNE VOIX D'HOMME DE L'EXTÉRIEUR. — Holà !... Holà !... Nicola !...

LOUKA. — Le maître !... De retour de la guerre !

NICOLA, *vivement.* — Ma parole, Louka, la guerre est terminée... Va-t'en vite chercher du café frais.

Il s'élance en courant dans la cour de l'écurie.

LOUKA, *tandis qu'elle rassemble la cafetière et les tasses sur le plateau et les emporte dans la maison.* — Non, non, en moi, tu ne mettras jamais l'âme d'une domestique.

Le major Petkoff, en uniforme, arrivant de la cour de l'écurie, entre, suivi de Nicola. C'est un homme d'environ cinquante ans, gai, toujours en mouvement, insignifiant, inculte, naturellement sans ambition, sauf en ce qui concerne ses revenus et son importance dans la société locale. En ce moment, il est on ne peut plus satisfait du rang militaire que lui a procuré la guerre, car cela lui a donné de l'importance dans sa propre ville. La fièvre de courageux patriotisme que l'attaque serbe a éveillée chez tous les Bulgares l'a soutenu pendant toute la guerre ; mais maintenant, il est manifestement content de se retrouver chez lui.

PETKOFF, *indiquant la table avec sa cravache.* — Eh ! Le déjeuner, ici, dehors ?

NICOLA. — Oui, monsieur... La maîtresse et Mademoiselle viennent de rentrer.

PETKOFF, *s'asseyant et prenant un petit pain.* — Va leur dire que je suis rentré et apporte-moi du café frais.

NICOLA. — Tout de suite, monsieur, tout de suite... *(Il s'avance du côté de la porte de la maison. Louka arrive à sa rencontre. Elle porte sur son plateau du café frais, une tasse propre et une bouteille de cognac.)* As-tu prévenu la maîtresse ?

LOUKA. — Oui, elle vient.

Nicola rentre dans la maison. Louka apporte le café sur la table.

PETKOFF. — Eh ! Eh !... Les Serbes ne t'ont pas enlevée, hein ?

LOUKA. — Non, monsieur.

PETKOFF. — Tant mieux... M'as-tu apporté du cognac ?

LOUKA, *posant la bouteille.* — Voici.

PETKOFF. — Tant mieux.

Il en verse dans son café. Catherine sort de la maison. A cette heure matinale, elle n'a encore fait qu'une très légère toilette. Elle porte un tablier bulgare sur une robe de chambre rouge, autrefois élégante, mais maintenant à moitié usée, et un mouchoir de couleur attaché sur ses épais cheveux noirs. Elle a les pieds nus dans des pantoufles turques et, en dépit de sa toilette, paraît étonnamment belle et majestueuse. Louka rentre dans la maison.

CATHERINE. — Ah ! mon cher Paul !... Quelle bonne surprise ! *(Elle se penche au-dessus du dossier de sa chaise pour l'embrasser.)* T'a-t-on apporté du café frais ?

PETKOFF. — Oui, oui, Louka m'a servi... la guerre est finie, le traité a été signé, il y a trois jours, à Bucarest, et le décret de licenciement de notre armée a été plubié hier.

CATHERINE, *se redressant d'un bond, les yeux étincelants.* — La guerre finie !... Paul !... Est-ce possible ?... Alors, tu as laissé les Autrichiens te forcer à faire la paix ?

PETKOFF, *d'un ton soumis.* — Mais, ma chère, ils ne m'ont pas consulté... Que pouvais-je faire, moi ?... *(Elle s'assied et se détourne de lui.)* Mais, naturellement, nous avons veillé à ce que le traité fût honorable. Il déclare la paix...

CATHERINE, *outragée.* — La paix !

PETKOFF, *l'apaisant.* — Oui, oui... mais pas de relations amicales, rappelle-toi bien ça... Ils voulaient le mettre dedans, mais j'ai insisté pour que ce fût effacé... Que pouvais-je faire de plus ?

CATHERINE. — Tu aurais pu annexer la Serbie et nommer le prince Alexandre empereur des Balkans... Voilà ce que moi j'aurais fait.

PETKOFF. — Je n'en doute pas, ma chère, je n'en doute pas... Mais j'aurais d'abord eu à soumettre tout l'Empire d'Autriche et, dame, ça m'aurait tenu trop longtemps éloigné de toi... Ah ! tu m'as bien manqué !

CATHERINE, *se radoucissant.* — Oui-da !

Elle tend affectueusement sa main au-dessus de la table pour lui serrer la sienne.

PETKOFF. — Et comment as-tu été, ma chère ?

CATHERINE. — Euh !... Mes maux de gorge habituels, voilà tout.

PETKOFF, *avec conviction.* — Cela vient de ce que tu te laves le cou chaque jour, je te l'ai dit souvent.

CATHERINE. — Des bêtises, Paul !

PETKOFF, *tout en dégustant son café et fumant une cigarette.* — Je n'ai aucune confiance en ces coutumes modernes lorsqu'on les pousse trop loin. Tous ces lavages ne peuvent pas être bons pour la santé. Ça n'est pas naturel... A Philippopolis, il y avait un Anglais qui avait l'habitude de se laver tout entier à l'eau froide, chaque matin, en se levant. Dégoûtant !... Tout cela, vois-tu, nous vient des Anglais : leur climat les rend si sales qu'il faut qu'ils se lavent perpétuellement... Regarde mon père !... Jamais de sa vie il n'a pris de bain, lui,

et il a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans. C'était l'homme le mieux portant de Bulgarie... Oh ! tu sais, je ne m'oppose pas à un bon lavage une fois par semaine, pour tenir son rang; mais, une fois par jour, c'est pousser la chose à un ridicule extrême. On m'a conté au camp qu'un général français a dit que les vrais soldats ne se lavaient pas... et leurs femmes non plus !

CATHERINE. — Sales créatures !... Et toi, Paul, au fond, tu n'es encore qu'un barbare... J'espère que tu t'es bien comporté vis-à-vis de tous ces élégants officiers russes.

PETKOFF. — J'ai fait de mon mieux... J'ai eu soin de leur faire savoir que nous possédions une bibliothèque.

Il prononce « bi-blio-thek », en appuyant fortement sur chaque syllabe.

CATHERINE. — Bien, très bien !... Mais leur as-tu dit qu'il y avait une sonnette électrique ?...

PETKOFF. — Qu'est-ce que c'est que ça, une sonnette électrique ?

CATHERINE. — Tu touches un bouton, quelque chose tinte dans la cuisine et Nicola monte... Voilà.

PETKOFF. — Mais pourquoi ne pas l'appeler ?

CATHERINE. — Les gens civilisés n'appellent jamais leurs domestiques... J'ai appris cela pendant ton absence.

PETKOFF. — Ah !... Tiens, moi aussi, je vais te dire quelque chose que j'ai appris... Les gens civilisés n'étendent pas leur linge pour sécher là où les visiteurs peuvent le voir, aussi tu ferais bien mieux de faire mettre tout cela autre part.

Il indique le linge sur les buissons.

CATHERINE. — Mais c'est absurde, ça, Paul. Les gens réellement bien élevés ne remarquent pas ces choses, j'en suis sûre.

On entend quelqu'un frapper à la porte de l'écurie.

PETKOFF. — Ah !... Voilà Serge. *(Criant :)* Holà... Nicola !...

CATHERINE. — Tais-toi, Paul ! Ne crie pas. Ce n'est pas convenable... Fi donc !

PETKOFF. — Bah !... *(Il crie plus fort que la première fois :)* Nicola !...

NICOLA, *apparaissant à la porte de la maison.* — Oui, monsieur.

PETKOFF. — Si c'est le major Saranoff, amène-le par ici.

Il prononce ce nom avec l'accent sur la seconde syllabe : « Sarahnoff. »

NICOLA. — Bien, monsieur.

Il va dans la cour de l'écurie.

PETKOFF. — Tu l'entretiendras, ma chère, jusqu'à ce que Raïna t'en débarrasse... Ah ! si tu savais ce qu'il me scie le dos parce qu'on ne l'a pas élevé en grade !... par-dessus ma tête encore !

CATHERINE. — On devra certainement le nommer quand il épousera Raïna... D'ailleurs, le pays entier devrait insister pour avoir au moins un général bulgare.

PETKOFF. — Oui, oui, n'est-ce pas, pour qu'il puisse anéantir des brigades entières au lieu de régiment !... Non, non, ma chère, c'est inutile, il n'a pas la moindre chance de promotion avant que nous ne soyons tout à fait certains que la paix est durable.

NICOLA, *à la porte cochère, annonçant.* — Le major Serge Saranoff !

Il rentre dans la maison et revient bientôt avec une troisième chaise qu'il place près de la table. Ensuite il se retire. Le major Serge Saranoff, l'original du portrait de la chambre de Raïna, est un homme grand, d'une beauté romantique, avec l'intrépidité physique, la nature fougueuse et l'imagination sensible d'un chef montagnard indompté. Sa remarquable distinction personnelle est, d'une façon caractéristique, d'un type absolument civilisé. L'arête de ses sourcils est recourbée en un tortillement de cornes de bélier autour des saillies accentuées de leurs coins extérieurs. Son œil est jalousement observateur ; son nez mince, aigu, appréhende le danger en dépit de ses narines larges et de son arête élevée et querelleuse. Son menton est volontaire. Tel qu'il est, Serge ne serait pas déplacé dans un salon parisien. Il montrerait aussi que le barbare intelligent et imaginatif a une capacité critique aiguisée, dont l'activité fut provoquée avec intensité par l'arrivée de la civilisation occidentale dans les Balkans. Le résultat est exactement le même que celui produit alors en Angleterre par l'avènement de la pensée du XIX^e^ siècle, c'est-à-dire par le byronisme. Grâce à sa méditation sur la perpétuelle impossibilité non seulement pour les autres, mais encore pour lui-même, de vivre selon son idéal ; grâce à sa naïve crédulité dans l'excellence de ses conceptions et dans l'indignité du monde qui n'a pour elles aucune considération ; grâce à ses révoltes et à ses railleries provoquées par les mesquines désillusions que chaque heure passée au milieu des hommes apporte à son observation de sensitive, il a acquis un masque moitié tragique, moitié ironique, une tristesse mystérieuse, un je ne sais quoi qui suggère qu'il est le héros d'une histoire étrange et terrible, auquel il ne reste rien qu'un éternel remords. C'est grâce à cet aspect que Childe Harold fascinait les grands-mères de ses contemporains anglais. C'est clair qu'il est le héros idéal de Raïna ou bien alors il n'existe nulle part. Catherine est enthousiaste de lui presque autant que sa fille, et elle est beaucoup moins réservée qu'elle dans la manifestation de son enthousiasme. Au moment où il entre par la porte cochère de l'écurie, elle se lève avec effusion pour l'accueillir ; Petkoff est, lui, visiblement bien moins disposé à en faire autant de cas.

PETKOFF. — Quoi, Serge, déjà ici ! Enchanté de vous voir.

CATHERINE. — Mon cher Serge !

Elle lui tend les deux mains.

SERGE, *les baisant avec une scrupuleuse galanterie.* — Ma chère mère... s'il m'est permis de vous appeler ainsi.

PETKOFF, *sèchement.* — Belle-mère, Serge, belle-mère... Allons, asseyez-vous et prenez une tasse de café.

SERGE. — Merci, je n'en prends pas.

Il s'éloigne de la table avec un certain dégoût pour le plaisir qu'y trouve Petkoff et se poste avec une dignité consciente contre la rampe de l'escalier conduisant à la maison.

CATHERINE. — Vous avez un air superbe... splendide. La campagne vous a fait du bien... Tout le monde ici est fou de vous. Nous avons tous été enthousiasmés par cette magnifique charge de cavalerie.

SERGE, *avec une grave ironie.* — Madame, ce fut le berceau et la tombe de ma réputation militaire.

CATHERINE. — Comment cela ?

SERGE. — J'ai gagné la bataille tout de travers pendant que nos dignes généraux russes la perdaient selon les règles. Cela a dérangé leurs plans et blessé leur amour-propre... Deux de leurs colonels ont eu leurs régiments repoussés, d'après les principes corrects de la guerre scientifique. Deux généraux majors ont été tués rigoureusement en accord avec l'étiquette militaire... Ces deux colonels sont maintenant généraux majors, mais moi, je suis simple major !

CATHERINE. — Vous ne le resterez pas, Serge, vous ne le resterez pas. Les femmes sont de votre côté, elles veilleront à ce que justice vous soit rendue.

SERGE. — Trop tard... Je n'attendais que la paix pour envoyer ma démission.

PETKOFF, *laissant tomber sa tasse d'étonnement.* — Votre démission !

CATHERINE. — Oh !... Non, non !... Il faut que vous la retiriez !

SERGE, *se croisant les bras et avec une emphase résolue, mesurée.* — Je ne me dédis jamais.

PETKOFF, *vexé.* — Mais enfin ! Qui aurait pu supposer que vous feriez pareille chose ?

SERGE, *avec feu.* — Tous ceux qui me connaissaient... Mais assez parler de moi et de mes affaires... Comment va Raïna ? Où est Raïna ?

RAÏNA, *apparaissant soudain au coin de la maison et s'arrêtant au haut des marches dans le sentier.* — Raïna est ici.

Elle forme un charmant tableau tandis que tous se retournent pour la regarder. Elle porte une jupe de dessous en soie vert clair, avec, drapée dessus, une robe en fine étamine écrue brodée d'or. Sur la tête un joli bonnet phrygien en clinquant. Serge, avec une exclamation de plaisir, s'élance impulsivement à sa rencontre. Elle étend la main ; il se laisse tomber chevaleresquement sur un genou et la baise.

PETKOFF, *à part, à Catherine, rayonnant d'orgueil paternel.* — Jolie, hein ?... Elle apparaît toujours au bon moment.

CATHERINE. — Oui, oui, elle écoute à la porte pour ça... C'est une habitude abominable.

Serge mène Raïna avec une majestueuse galanterie, comme si elle était une reine. Quand ils arrivent à la table, elle se tourne vers lui avec une inclinaison de tête ; il salue ; ensuite ils se séparent, lui, pour revenir à sa place, elle, pour aller derrière la chaise de son père.

RAÏNA, *se penchant pour embrasser son père.* — Cher père ! Sois le bienvenu à la maison !

PETKOFF, *la caressant.* — Ma petite fille chérie !

Il l'embrasse. Elle va à la chaise que Nicola a laissée pour Serge et s'assied.

CATHERINE. — Alors, vous n'êtes plus soldat, Serge ?

SERGE. — Non, je ne suis plus soldat... Le métier de soldat, chère madame, est l'art du lâche; c'est l'art d'attaquer sans merci quand on est fort, et de se tenir loin du danger quand on est faible. Voilà tout le secret de la victoire... Saisissez votre ennemi quand il est dans des conditions inférieures, mais jamais, à aucun prix, ne combattez à conditions égales... C'est cela, n'est-ce pas, major ?

PETKOFF. — Ils n'ont pas voulu nous livrer une bataille en règle !... Tenez, pour moi, le métier de soldat est un métier comme tous les autres métiers.

SERGE. — Précisément... Et comme je n'ai pas d'ambition pour briller comme commerçant, j'ai suivi le conseil de ce capitaine commis-voyageur qui a arrangé avec nous à Pirot l'échange des prisonniers, et j'y ai renoncé.

PETKOFF. — Quoi ?... Ce Suisse ?... Ah ! Serge ! j'ai bien souvent, depuis, pensé à cet échange... Ce qu'il nous a fichus dedans avec ses chevaux !

SERGE. — Bien sûr qu'il nous a fichus dedans !... Mais vous savez, son père était hôtelier et loueur de chevaux, et par suite, c'est au commerce des chevaux qu'il doit ses premiers pas dans le service... *(Avec un enthousiasme moqueur :)* Ah ! En voilà un soldat !... Un vrai !... des pieds à la tête !... Tenez ! Si j'avais acheté les chevaux de mon régiment au lieu de le conduire follement au danger, eh bien, maintenant, je serais feld-maréchal !

CATHERINE. — Un Suisse ?... Que faisait-il dans l'armée serbe ?

PETKOFF. — Naturellement, un volontaire... par-dessus tout, désireux d'avancer dans sa profession... *(Riant.)* Vrai, nous aurions été incapables de commencer à combattre si ces étrangers ne nous avaient montré comment faire. Nous n'en savions rien, nous, absolument rien, et les Serbes pas davantage. Ma parole ! Sans eux, il n'y aurait pas eu de guerre.

RAÏNA. — Y a-t-il beaucoup de Suisses dans l'armée serbe ?

PETKOFF. — Non, non... ils sont tous Autrichiens, tout comme nos officiers étaient tous Russes. C'est le seul Suisse que j'aie rencontré. Mais ce qu'il nous a fichus dedans !... C'est fini, bien fini, jamais plus je ne me fierai à un Suisse... Ah ! tout de même ! ce qu'il nous a roulés en se faisant donner cinquante hommes valides contre

deux cents satanés chevaux complètement fourbus... Ils n'étaient même pas mangeables !

SERGE. — C'est vrai, major, aux mains de ce soldat consommé, nous étions deux enfants, mais oui, tout simplement deux innocents petits enfants.

RAÏNA. — Comment était-il ?

CATHERINE. — Oh ! Raïna !... En voilà une sotte question !

SERGE. — Il ressemblait tout bonnement à un commis-voyageur en uniforme... Bourgeois jusqu'à ses bottes !

PETKOFF, *ricanant.* — Dites donc, Serge, racontez donc à Catherine cette étrange histoire que son ami nous a contée à son sujet... Voyons, vous savez bien, comment il a échappé après Slivnitza !... comment il a été caché par deux femmes !... vous vous rappelez, hein ?

SERGE, *avec une amère ironie.* — Ah ! oui, oui ! Un vrai roman !... Précisément, il servait dans la batterie que j'ai chargée, si contrairement aux règles de l'art militaire. En véritable soldat, il se sauva tout comme les autres, notre cavalerie sur leurs talons. Pour échapper à sa poursuite, il eut le bon goût de se réfugier dans la chambre d'une jeune demoiselle bulgare très patriote. La jeune fille fut charmée par ses manières persuasives de commis-voyageur. Elle l'entretint modestement pendant une heure ou deux, puis elle alla appeler sa mère de peur que sa conduite ne parût pas convenable. La vieille dame aussi fut fascinée et, le matin suivant, déguisé au moyen d'un vieux paletot appartenant au maître de la maison, qui était à la guerre, le fugitif fut remis dans son chemin.

RAÏNA, *se levant avec une majesté marquée.* — Votre vie au camp vous a rendu grossier, Serge... Jamais je ne vous aurais cru capable de répéter une pareille histoire en ma présence !

Elle se détourne froidement.

CATHERINE, *se levant aussi.* — Elle a raison, Serge, elle a raison... Si de semblables femmes existent, il faut au moins nous en épargner la connaissance.

PETKOFF. — Pouh !... En voilà une bêtise ! Qu'est-ce que ça fait ?

SERGE, *honteux.* — Non, Petkoff, non... J'ai eu tort... *(A Raïna, avec une grande humilité :)* Je vous en prie, pardonnez-moi... Je me suis abominablement conduit... Pardonnez-moi, je vous en prie, Raïna... *(Elle s'incline avec réserve.)* Et vous aussi, madame... *(Catherine s'incline gracieusement et s'assied. Il continue solennellement, s'adressant de nouveau à Raïna :)* Les aperçus que j'ai eus sur l'envers de la vie durant ces derniers mois m'ont rendu cynique ! mais, vraiment, je n'aurais pas dû apporter mon cynisme ici, et en votre présence surtout, Raïna. Je...

A ce moment il se tourne vers les autres, étant évidemment sur le point de commencer un long discours, quand le major l'interrompt.

PETKOFF. — Bah ! Bêtises que tout ça, Serge ! C'est bien trop d'embarras pour rien... Eh quoi, une fille de soldat devrait pouvoir écouter sans broncher une conversation un peu osée... *(Il se lève.)* Allons, venez, il est temps que nous revenions aux affaires. Nous devons prendre une décision sur la façon dont ces trois régiments doivent retourner à Philippopolis, et, vous savez, il n'y a pas de fourrage pour eux sur la route de Sofia. *(Il marche vers la maison.)* Venez avec moi.

Serge est sur le point de le suivre, quand Catherine se lève pour intervenir.

CATHERINE. — Dis donc, Paul, ne peux-tu te passer de Serge pendant quelques instants ? Raïna l'a à peine vu encore... Peut-être puis-je t'aider pour prendre une décision au sujet de ces régiments ?

SERGE, *protestant.* — Mais, chère madame, impossible, hélas ! impossible, vous...

CATHERINE, *l'arrêtant plaisamment.* — Vous restez ici, mon cher Serge, rien ne presse. J'ai un mot ou deux à dire à Paul. *(Serge salue instantanément et se retire en arrière.)* Allons, chéri *(prenant le bras de Paul)*, viens voir maintenant la sonnette électrique.

PETKOFF. — Ah ! oui, oui, certes, oui, oui.

Tous deux rentrent affectueusement dans la maison. Serge, resté seul avec Raïna, la regarde anxieusement, craignant qu'elle ne soit encore offensée. Elle sourit et lui tend ses bras.

SERGE, *s'approchant vivement d'elle.* — Suis-je pardonné ?

RAÏNA, *lui posant ses mains sur les épaules tandis qu'elle le regarde avec admiration et adoration.* — Mon héros !... Mon roi !...

SERGE. — Ma reine !

Il l'embrasse sur le front.

RAÏNA. — Comme je t'ai envié, Serge !... Toi, tu as été dans le monde, sur le champ de bataille, tu as pu t'y montrer digne de n'importe quelle femme au monde, tandis que moi, j'étais obligée de rester à la maison, inactive, inutile, rêvassant et ne faisant rien, rien qui pût me donner le droit de me trouver digne de n'importe quel homme.

SERGE. — Mais, trésor de mon âme, tous mes actes étaient tiens... C'est toi qui m'inspirais... J'ai été dans la guerre comme un chevalier dans un tournoi, avec sa dame qui le regarde.

RAÏNA. — Et toi, Serge, jamais tu n'as été absent de ma pensée, ne fût-ce qu'un instant... *(D'un ton très solennel :)* Oui, Serge, je crois que nous avons trouvé l'amour idéal. Quand je pense à toi, je sens que je ne pourrai jamais faire une action mauvaise ou avoir une pensée ignoble.

SERGE. — Ma noble dame !... Ma sainte !

Il la serre contre lui avec révérence.

RAÏNA, *lui rendant son embrassement.* — Mon seigneur !... mon D...

SERGE. — Ch... ch... laisse-moi être l'adorateur, trésor de mon âme !... Tu ne peux guère savoir combien l'homme, même le meilleur, est indigne de la passion d'une jeune fille.

RAÏNA. — J'ai confiance en toi. Je t'aime... Jamais tu ne me donneras de désillusion, Serge. *(On entend Louka chanter à l'intérieur de la maison. Vivement ils se séparent l'un de l'autre.)* Je ne puis feindre de parler de choses indifférentes

devant elle... mon cœur est trop plein. *(Louka sort de la maison avec son plateau. Elle va à la table et commence à la débarrasser, le dos tourné de leur côté.)* Je vais aller mettre mon chapeau et puis nous sortirons jusqu'au déjeuner... Cela vous plaît-il ?

SERGE. — Dépêchez-vous ! Si vous restez absente cinq minutes, cela me semblera cinq heures. *(Raïna court jusqu'au haut des marches ; arrivée là, elle se retourne pour échanger un regard avec lui et lui envoyer un baiser des deux mains. Il la suit des yeux avec émotion pendant un moment, puis lentement il se détourne, le visage rayonnant de la plus haute exaltation. Ce mouvement change le champ de sa vision qui embrasse le coin dans lequel actuellement s'aperçoit le bout du double tablier de Louka. Immédiatement, son attention se fixe dessus. Il jette un regard furtif vers elle et commence à tortiller malicieusement sa moustache, la main gauche appuyée sur sa hanche. Finalement, frappant le sol de ses talons avec quelque chose de la fanfaronnade d'un cavalier, il s'avance vers l'autre côté de la table, vis-à-vis d'elle :)* Louka, sais-tu ce que c'est que l'amour idéal ?

LOUKA, *étonnée.* — Non, monsieur.

SERGE. — Eh bien, Louka, c'est une chose très fatigante à soutenir pendant un certain laps de temps, va !... On éprouve le besoin de se soulager après cela.

LOUKA, *innocemment.* — Peut-être que vous voulez du café, monsieur ?

Elle étend la main en travers de la table pour prendre la cafetière.

SERGE, *prenant sa main.* — Non, merci.

LOUKA, *feignant de retirer sa main.* — Oh ! monsieur !... Ce n'est pas ça que je voulais, vous le savez bien !... Vous m'étonnez...

SERGE, *s'éloignant de la table et tirant la jeune fille à lui.* — Oui-da ! Eh bien, moi aussi, je m'étonne moi-même... Que dirait Serge, le héros de Slivnitza, s'il me voyait maintenant ? Que dirait Serge, l'apôtre de l'amour idéal, s'il me voyait maintenant ? Que diraient, s'ils me voyaient maintenant, la demi-douzaine de Serge qui surgissent brusquement entrant et sortant sans cesse du beau garçon que je suis ?... *(Abandonnant la main de Louka pour passer adroitement son bras autour de sa taille :)* Me trouves-tu beau garçon, Louka ?

LOUKA. — Laissez-moi m'en aller, monsieur. Je serai mise à la porte... *(Elle lutte. Il la tient inexorablement.)* Allons ! Voulez-vous me laisser ?

SERGE, *la regardant droit dans les yeux.* — Non !

LOUKA. — Alors, reculez en arrière, là on ne peut pas nous voir... Vous n'avez donc pas de sens commun ?

SERGE. — Ah ! voilà qui est raisonnable.

Il l'emmène sous le portail de l'écurie, où ils sont invisibles de la maison.

LOUKA, *plaintivement.* — On peut nous voir des fenêtres... Sûrement, Mlle Raïna doit vous épier.

SERGE, *piqué, la lâchant.* — Prends garde, Louka... Je puis être assez indigne pour trahir l'amour idéal, mais ne l'insulte pas, toi.

LOUKA, *gravement.* — Pour rien au monde, monsieur, je vous assure. S'il vous plaît, puis-je retourner à mon ouvrage, maintenant ?

SERGE, *passant de nouveau son bras autour d'elle.* — Ah ! tu es vraiment une provocante petite sorcière. Si tu étais amoureuse de moi, épierais-tu aux fenêtres pour me voir ?

LOUKA. — Vous voir !... Fichtre, j'aurais fort à faire puisque vous dites que vous êtes une demi-douzaine de messieurs à la fois !

SERGE, *charmé.* — Spirituelle autant que jolie.

Il essaie de l'embrasser.

LOUKA, *l'évitant.* — Non, non, je ne veux pas de vos baisers... Décidément, les gens du monde sont tous les mêmes : vous me faites la cour derrière le dos de Mlle Raïna, et elle fait de même derrière le vôtre.

SERGE, *reculant d'un pas.* — Louka !

LOUKA. — Tout ça, ça prouve qu'en réalité vous n'aimez guère.

SERGE, *quittant son ton familier et parlant avec une politesse glaciale.* — Si notre conversation doit continuer, Louka, souvenez-vous, je vous prie, qu'un homme du monde ne discute pas la conduite de la demoiselle à laquelle il est fiancé, surtout avec sa femme de chambre.

LOUKA. — Savez-vous que c'est très difficile de savoir ce qu'un homme du monde considère comme convenable ?... A vous voir essayer de m'embrasser, je me figurais que vous aviez renoncé à être si pointilleux.

SERGE, *se détournant et se frappant le front, tandis qu'il revient dans le jardin par le portail.* — Démon ! Démon !

LOUKA. — Ha ! Ha !... L'un des six hommes qui sont en vous me ressemble diablement, monsieur, bien que je ne sois que la servante de Mlle Raïna.

Elle retourne à son ouvrage près de la table, sans plus faire attention à lui.

SERGE, *se parlant à lui-même.* — Lequel des six est l'homme réel ? Voilà la question qui me tracasse... L'un d'eux est un héros, un autre un bouffon, un autre un blagueur, un autre peut-être bien un vaurien... *(Il fait une pause, puis jette un regard furtif du côté de Louka, tandis qu'il ajoute avec une profonde amertume :)* Et l'un d'eux du moins est un lâche... jaloux comme tous les lâches. *(Il va à la table.)* Louka !

LOUKA. — Monsieur ?

SERGE. — Quel est mon rival ?

LOUKA. — Non, non !... jamais vous ne me le ferez dire, ni pour amour ni pour argent...

SERGE. — Pourquoi ?

LOUKA. — Peu importe le pourquoi !... D'ailleurs, vous iriez répéter que je vous l'ai dit, et je perdrais ma place.

SERGE, *étendant sa main droite en signe d'affirmation.* — Non, sur l'honneur d'un... *(il s'arrête et sa main retombe sans force tandis qu'il conclut sardoniquement)* d'un homme capable de se conduire comme je viens de le faire durant ces cinq dernières minutes... Qui est-ce ?

LOUKA. — Je ne sais pas... Je ne l'ai jamais vu. J'ai seulement entendu sa voix à travers la porte de Mlle Raïna.

SERGE. — Nom de D... !... Qui te permet ?...

LOUKA, *reculant.* — Oh !... Mais je ne pense pas à mal... Vous n'avez pas le droit de prendre mes paroles comme ça, vous m'entendez ! La maîtresse est au courant de tout... Mais je vous assure que si jamais ce monsieur revient ici, Mlle Raïna l'épousera, qu'il le veuille ou non... Oui, oui... je connais, vous savez, la différence qu'il y a entre la vraie manière et la manière qu'elle et vous vous prenez l'un devant l'autre.

Serge tressaille comme si elle l'avait poignardé. Puis, durcissant son visage comme de l'acier, il s'avance sombrement vers elle et, des deux mains, lui saisit les bras au-dessus des coudes.

SERGE. — Ah !... Ecoute-moi, maintenant !

LOUKA, *se débattant.* — Pas si serré, vous me faites mal.

SERGE. — Ça ne fait rien... Tu as écouté aux portes ; tu as souillé mon honneur en m'associant à cette vilenie ; et en outre tu as trahi ta maîtresse !

LOUKA, *se tordant.* — Je vous en prie...

SERGE. — Ça prouve que tu es une abominable petite motte de boue avec l'âme d'une domestique.

Il la repousse comme si elle était une chose malpropre et se détourne en s'époussetant les mains pour se diriger vers le banc près du mur, où il s'assied, la tête tournée de l'autre côté, méditant sombrement.

LOUKA, *geignant avec colère et de ses mains tâtant ses bras endoloris.* — Vous savez blesser avec votre langue aussi bien qu'avec vos mains. Mais ça m'est égal, maintenant, car j'ai découvert que, quelle que soit la boue dont je suis faite, vous êtes de la même boue... Quant à elle, c'est une menteuse, et ses beaux airs ne sont que tromperie, et je vaux six de ses pareilles, vous entendez !

Elle secoue énergiquement ses bras endoloris, jette sa tête en arrière et se met à l'œuvre pour réunir la vaisselle sur le plateau. Plein de doute, il la regarde une ou deux fois. Elle achève de remplir le plateau et met la nappe pliée sur le bord, de manière à emporter tout ensemble. Tandis qu'elle se baisse pour enlever le plateau, il se lève.

SERGE. — Louka ! *(Elle s'arrête et le regarde d'un air de défi.)* Un gentilhomme n'a pas le droit de blesser une femme, sous aucun prétexte. *(Avec une profonde humilité, se découvrant :)* Je vous demande pardon.

LOUKA. — Ce genre d'excuses peut satisfaire une dame, mais pour une servante, de quelle utilité ça peut-il être ?

SERGE, *son esprit chevaleresque violemment heurté, se reprend avec un rire amer et dit d'un ton de mépris.* — Ah !... bien, bien ! Vous voulez être payée pour votre blessure.

Il remet son shako et tire de l'argent de sa poche.

LOUKA, *ses yeux se remplissent de larmes, malgré elle.* — Non... Je veux la guérison de mon mal.

SERGE. — Comment ? *(Elle relève sa manche gauche, saisit son bras entre le pouce et les doigts de sa main droite et regarde sa meurtrissure. Ensuite elle lève la tête et le regarde bien en face. Enfin, d'un geste superbe, elle présente son bras pour être embrassé. Serge, ahuri, la regarde, regarde le bras, puis elle de nouveau, hésite, puis, avec une vibrante intensité, s'écrie :)* Jamais !

Et il s'éloigne d'elle le plus qu'il peut. Le bras de Louka retombe. Sans un mot, et avec une dignité non affectée, elle prend son plateau et s'en va. Elle est toute proche de la maison quand Raïna revient, portant un chapeau et une jaquette ayant fait fureur à Vienne l'année précédente, en 1885. Louka lui fait fièrement place, puis entre dans la maison.

RAÏNA. — Me voilà prête... Qu'y a-t-il ? *(Gaîment :)* Tu étais en train de faire la cour à Louka.

SERGE, *vivement.* — Non, non... Comment peux-tu penser cela ?

RAÏNA, *honteuse d'elle-même.* — Pardonne-moi, chéri ; ce n'était qu'une plaisanterie... Je suis si heureuse aujourd'hui.

Il va vivement vers elle et lui baise la main, plein de remords. Catherine sort et les appelle du haut de l'escalier.

CATHERINE, *descendant vers eux.* — Je regrette de vous déranger, mes enfants, mais Paul est perdu avec ses trois régiments. Il ne sait pas comment les envoyer à Philippopolis et il trouve à redire à toutes mes idées... Il faut que vous alliez l'aider, Serge... Il est dans la *bibliothèque.*

Elle prononce ce nom en appuyant fortement dessus.

RAÏNA, *désappointée.* — Mais nous allions justement nous promener.

SERGE. — Je ne serai pas longtemps... cinq minutes seulement.

En courant il monte les marches jusqu'à la porte.

RAÏNA, *le suivant jusqu'au bas de l'escalier et levant les yeux vers lui avec une coquetterie timide.* — Je vais aller vous attendre en vue des fenêtres de la bibliothèque. N'oubliez pas d'attirer l'attention de père sur moi. Si vous restez un instant de plus que cinq minutes, je viendrai vous chercher, il n'y a pas de régiment qui tienne.

SERGE. — Très bien.

Il entre. Raïna le suit des yeux jusqu'à ce qu'il soit hors de vue. Puis, avec un relâchement perceptible de ses façons, elle commence à arpenter le jardin, plongée dans de sombres pensers.

CATHERINE. — En voilà une rencontre avec ce Suisse !... Aurais-tu pu jamais t'imaginer que toute cette histoire viendrait à être découverte ?... La première chose que ton père m'a réclamée, c'est la vieille houppelande avec laquelle nous l'avons renvoyé... Tu nous as mis dans un bel embarras !

RAÏNA, *contemplant pensivement le gravier tout en se promenant.* — Petite bête, va !

CATHERINE. — Petite bête !... Quelle petite bête ?

RAÏNA. — Aller raconter ça !... Oh ! si je l'avais ici, je le bourrerais de chocolat praliné jusqu'à ce qu'il ne puisse plus jamais parler !

CATHERINE. — Allons, ne dis pas d'absurdités... Voyons, Raïna, dis-moi la vérité... Depuis combien de temps était-il dans ta chambre quand tu vins me prévenir ?

RAÏNA, *pirouettant rapidement et recommençant sa marche dans la direction opposée.* — Ah ! J'ai oublié !

CATHERINE. — Tu ne peux pas avoir oublié ! Allons, mademoiselle, dites-moi la vérité... A-t-il escaladé le balcon après que les soldats étaient partis ou bien était-il là quand cet officier a fouillé la chambre ?

RAÏNA. — Non... Oui... Au fait, il était peut-être là... Oui, oui, il me semble qu'il devait être là.

CATHERINE. — Il te semble !... Oh !... Raïna !... Quand donc seras-tu franche ?... Si Serge découvre la vérité, tout est fini entre vous.

RAÏNA, *méchamment.* — Oh ! Je sais bien que Serge est ton favori... Tiens, parfois je souhaiterais que ce fût toi qui puisses l'épouser au lieu de moi... Tu lui conviendrais parfaitement. Tu le choyerais, tu le gâterais et tu lui servirais de mère à la perfection.

CATHERINE, *ouvrant de grands yeux, tout estomaquée.* — Eh bien ! Ma parole !

RAÏNA, *capricieusement, à moitié à elle-même.* — Je me sens toujours une envie folle de lui faire ou de lui dire quelque méchanceté... de choquer sa bienséance... de le scandaliser à lui faire perdre les cinq sens... *(A Catherine avec perversité :)* Ça m'est égal qu'il pressente ou non l'histoire du soldat de chocolat praliné, tu entends... Je souhaiterais presque qu'il la découvre...

Elle se retourne de nouveau et s'éloigne légèrement le long du sentier qui s'en va vers le coin de la maison.

CATHERINE. — Et que vais-je dire à ton père, je te prie ?

RAÏNA, *par-dessus son épaule, du haut des deux marches.* — Ah ! oui !... Pauvre père !... Comme s'il y pouvait quelque chose !

Elle tourne le coin et disparaît de la vue.

CATHERINE, *la suivant des yeux avec des démangeaisons dans les doigts.* — Oh ! Si tu avais seulement dix ans de moins !... *(Louka sort de la maison avec un plateau qu'elle porte pendant le long de son côté.)* Qu'y a-t-il ?

LOUKA. — C'est un monsieur qui vient d'arriver, madame... un officier serbe.

CATHERINE, *s'enflammant.* — Un Serbe !... Comment ose-t-il ? *(S'arrêtant, avec amertume.)* C'est vrai, j'oubliais. La paix est signée... Sans doute, nous en aurons chaque jour maintenant pour nous présenter leurs compliments... Mais si c'est un officier, pourquoi ne le dis-tu pas à ton maître ? Il est dans la bibliothèque avec le major Saranoff... Pourquoi est-ce à moi que tu viens dire ça ?

LOUKA. — C'est vous qu'il demande, madame. Je ne crois pas qu'il sache qui vous êtes : il a demandé la dame de la maison. Il m'a donné ce petit carton pour vous.

Elle prend une carte dans son sein, la met sur le plateau et l'offre à Catherine.

CATHERINE, *lisant.* — « Capitaine Bluntschli » !... C'est un nom allemand, ça !

LOUKA. — Suisse, madame, je crois.

CATHERINE, *avec un bond qui fait sauter Louka en arrière.* — Suisse !... Comment est-il ?

LOUKA, *timidement.* — Il a avec lui un grand sac de nuit en tapisserie, madame !

CATHERINE. — Ciel !... Il est venu rapporter la houppelande !... Renvoie-le... dis que nous ne sommes pas à la maison... demande-lui de laisser son adresse pour que je lui écrive... Non, non !... arrête !... Ça n'ira jamais !... Attends !... *(Elle se jette sur une chaise pour mieux réfléchir. Louka attend.)* Le maître et le major Saranoff sont occupés dans la bibliothèque, n'est-ce pas ?

LOUKA. — Oui, madame.

CATHERINE, *d'un ton décidé.* — Amène ce monsieur ici, dehors, immédiatement... *(D'un ton très impératif :)* Et sois polie envers lui. Ne t'attarde pas... Ici. *(Elle lui arrache avec violence le plateau des mains.)* Laisse cela ici et retourne vite le chercher.

LOUKA. — Oui, madame.

Elle s'en va.

CATHERINE. — Louka !

LOUKA, *s'arrêtant.* — Oui, madame.

CATHERINE. — La porte de la bibliothèque est bien fermée ?

LOUKA. — Je crois que oui, madame.

CATHERINE. — Si elle ne l'est pas, ferme-la en passant.

LOUKA, *s'en allant.* — Oui, madame.

CATHERINE. — Arrête ! Arrête ! *(Louka s'arrête.)* Il s'en ira par là. *(Elle indique la grande porte de l'écurie.)* Dis à Nicola d'apporter son sac, ici, après lui. N'oublie pas surtout.

LOUKA, *surprise.* — Son sac ?

CATHERINE. — Oui, oui, ici, aussi vite que possible... *(Avec véhémence :)* Dépêche-toi ! *(Louka rentre en courant dans la maison. Catherine retire vivement son tablier et le jette derrière un buisson. Puis elle prend le plateau dont elle se sert comme d'un miroir, et le résultat est que le mouchoir attaché autour de sa tête suit le tablier. Un coup de main à ses cheveux et une secousse à sa robe de chambre la rendent présentable.)* Oh !... Comment ?... comment ?... Comment un homme peut-il être aussi stupide ?... Choisir un tel moment !

LOUKA, *apparaissant à la porte de la maison, annonce.* — Le capitaine Bluntschli !...

Elle se tient effacée au haut de l'escalier pour le laisser passer avant qu'elle ne rentre. C'est l'homme de l'aventure nocturne de la chambre de Raïna. Il est propre, bien brossé, élégamment vêtu de son uniforme, et cette fois tout à fait à l'aise, mais c'est le même homme. On ne peut pas s'y tromper. Aussitôt

que Louka a le dos tourné, Catherine s'abat sur lui avec un appel impétueux, urgent, caressant.

CATHERINE. — Capitaine, je suis très, très heureuse de vous voir, mais vous devez immédiatement quitter cette maison. *(Il lève ses sourcils.)* Mon mari vient de revenir avec mon futur gendre, et ils ne savent rien. S'ils apprenaient la moindre chose, les conséquences en seraient terribles. Vous êtes étranger, vous ne sentez donc pas, comme nous, nos haines nationales... Nous haïssons encore les Serbes, et le seul effet de la paix sur mon mari a été de le rendre comme un lion frustré de sa proie... Ah ! s'il découvrait notre secret, il ne me pardonnerait jamais ; à peine si la vie de ma fille serait sauve... Voulez-vous, en vrai gentilhomme et en vrai soldat chevaleresque, partir instantanément avant qu'il ne vous trouve ici ?

BLUNTSCHLI, *désappointé, mais philosophe.* — Immédiatement, madame, immédiatement. Je venais seulement vous remercier et vous rendre le paletot que vous m'avez prêté. Si vous le permettez, je vais le tirer de mon sac et le laisser à votre domestique en m'en allant ; je n'ai pas besoin de vous retenir plus longtemps.

Il se retourne pour entrer dans la maison.

CATHERINE, *l'attrapant par sa manche.* — Non, non, pas par là ! *(Elle l'entraîne en l'amadouant du côté de la porte de l'écurie.)* C'est par ici le chemin le plus court... Tous mes remerciements... Si heureuse d'avoir pu vous être utile... Adieu.

BLUNTSCHLI. — Mais mon sac ?

CATHERINE. — On vous l'enverra... Vous me donnerez votre adresse.

BLUNTSCHLI. — C'est vrai... Permettez...

Il tire son porte-cartes et s'arrête pour écrire son adresse, faisant mourir Catherine d'impatience. Au moment où il lui tend sa carte, Petkoff, nu-tête, s'élance de la maison, tout à fait excité par son désir d'hospitalité. Serge le suit.

PETKOFF, *descendant précipitamment l'escalier.* — Mon cher capitaine Bluntschli...

CATHERINE. — Ciel !

Elle s'affaisse sur le banc contre le mur.

PETKOFF, *trop préoccupé pour faire attention à elle, serrant avec une grande cordialité la main de Bluntschli.* — Ces stupides domestiques ont cru que j'étais ici, dehors, tandis que j'étais dans la bibliothèque. *(Il ne peut mentionner la bibliothèque sans trahir combien il en est fier.)* Je vous ai vu par la fenêtre et je me demandais pourquoi vous n'entriez pas... Saranoff est avec moi... Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ?

SERGE, *saluant plaisamment, puis offrant sa main avec un grand charme dans ses façons.* — Soyez le bienvenu, notre ami l'ennemi !

PETKOFF. — Mais non... mais non... plus l'ennemi... heureusement. *(Avec un peu d'anxiété :)* J'espère que vous venez ici comme ami et pas pour des chevaux ou des prisonniers... hein ?

CATHERINE. — Mais non, Paul, mais non, tout à fait en ami !... Je priais justement le capitaine Bluntschli de rester à déjeuner ; mais il déclare qu'il faut qu'il reparte immédiatement.

SERGE, *sardoniquement.* — Impossible, Bluntschli, impossible... Nous avons le plus grand besoin de vous ici. Nous devons envoyer trois régiments de cavalerie à Philippopolis et nous ne savons absolument pas comment nous y prendre.

BLUNTSCHLI, *soudain attentif et prêt aux affaires.* — Philippopolis ?... Ah ! C'est le fourrage qui vous ennuie, n'est-ce pas ?

PETKOFF, *vivement.* — Oui, oui, le fourrage... *(A Serge :)* Comme il voit immédiatement ce dont il s'agit ?

BLUNTSCHLI. — Je crois que je peux vous montrer comment arranger cela.

SERGE. — Homme précieux !... Allons, venez !

Dominant Blunstchli, il lui pose la main sur l'épaule et l'emmène vers l'escalier, Petkoff les suivant. Au moment où Bluntschli met le pied sur la première marche, Raïna sort de la maison.

RAÏNA, *perdant complètement sa présence d'esprit.* — Oh !... Le soldat au chocolat praliné !

Bluntschli demeure rigide. Serge, étonné, regarde Raïna, puis Petkoff, qui à son tour le regarde, puis regarde sa femme.

CATHERINE, *avec une présence d'esprit imposante.* — Ma chère Raïna, ne vois-tu pas que nous avons un hôte, ici ?... Le capitaine Bluntschli, un de nos nouveaux amis serbes.

Raïna salue, Bluntschli salue.

RAÏNA. — Que je suis sotte !... *(Elle descend au centre du groupe, entre Bluntschli et Petkoff.)* J'ai fait un bel ornement ce matin pour le pudding glacé et ce stupide Nicola vient de déposer une pile d'assiettes dessus et a tout abîmé... *(A Bluntschli, d'un ton séduisant :)* J'espère, capitaine, que vous n'avez pas cru que c'était vous le soldat de chocolat praliné ?

BLUNTSCHLI, *riant.* — Mais si, mais si, je vous assure... *(Il lui jette furtivement un regard comique.)* Heureusement que votre explication m'a soulagé !

PETKOFF, *d'un air soupçonneux, à Raïna.* — Et depuis quand, je te prie, te mêles-tu de faire la cuisine, toi ?

CATHERINE. — C'est pendant que tu étais parti... C'est là son dernier caprice.

PETKOFF, *bourru.* — Alors Nicola s'est donc mis à boire ?... Il n'avait pourtant pas cette habitude. Il commence par conduire le capitaine Bluntschli ici, dehors, quand il savait fort bien que j'étais dans la bibliothèque ; puis il descend et va casser le soldat de chocolat de Raïna. Il doit.... *(Nicola apparaît au haut de l'escalier avec un sac de nuit en tapisserie. Il descend, vient le placer respectueusement devant Bluntschli et attend d'autres ordres. Ahurissement général ; Nicola, inconscient de l'effet qu'il produit, a l'air parfaitement satisfait de lui-même. Quand Petkoff recouvre sa faculté de parler, il s'écrie :)* Ah ça, Nicola ! es-tu fou ?

NICOLA, *stupéfait.* — Monsieur ?

PETKOFF. — Pourquoi as-tu apporté ça ici ?

NICOLA. — Ce sont les ordres de Madame, monsieur, Louka m'a dit que...

CATHERINE, *l'interrompant.* — Mes ordres !... Pourquoi t'ordonnerais-je d'apporter dehors, ici, les bagages du capitaine Bluntschli ?... A quoi penses-tu, Nicola ?

NICOLA, *après un moment d'effarement, ramassant le sac, en s'adressant à Bluntschli avec toute la perfection d'une servile discrétion.* — Je vous demande bien pardon, monsieur, bien sûr... *(A Catherine :)* C'est ma faute, madame, j'espère que vous me la passerez.

Il s'incline et va remonter l'escalier avec le sac, quand Petkoff s'adresse à lui avec colère.

PETKOFF. — Tu ferais mieux d'aller aussi jeter ce sac sur le pudding glacé de M^lle^ Raïna... *(C'est trop pour Nicola. Le sac lui tombe des mains.)* Allons, espèce d'âne aux doigts de beurre, fiche-moi le camp !

NICOLA, *rattrapant le sac et se sauvant dans la maison.* — Oui, monsieur !

CATHERINE. — Allons, Paul, ce n'est rien, ne te fâche pas !...

PETKOFF, *murmurant.* — Vaurien !... Il s'est relâché pendant que j'étais absent. Je le remettrai au pas... *(Se rappelant son hôte.)* Mais, bah ! peu importe... Venez, Bluntschli ! Ne déraisonnons plus au sujet de votre départ. Vous n'allez pas encore retourner en Suisse, n'est-ce pas ? Eh bien, restez chez nous jusqu'à ce que vous partiez.

RAÏNA. — Oh ! oui, capitaine.

PETKOFF, *à Catherine.* — Allons, Catherine, c'est de toi qu'il a peur... Presse-le et il restera.

CATHERINE. — Naturellement, je ne serai que trop heureuse... *(d'un ton suppliant :)* si le capitaine Bluntschli veut réellement rester... Il connaît mes désirs.

BLUNTSCHLI, *de son ton militaire le plus sec.* — Je suis à vos ordres, madame.

SERGE, *cordialement.* — Alors ! cela décide de tout !

PETKOFF, *avec cordialité.* — Naturellement !

RAÏNA. — Vous le voyez bien que vous devez rester.

BLUNTSCHLI, *souriant.* — Alors, si je dois... je dois.

Geste de désespoir de Catherine.

RIDEAU

ACTE III

Dans la bibliothèque, après déjeuner. Comme bibliothèque, c'est peu de chose, il faut l'avouer. Une simple étagère fixée au mur porte quelques vieux romans brochés, aux dos cassés, tachés de café, déchirés et couverts de marques de pouces. Sur deux autres étagères plus petites sont quelques livres reçus en cadeau. Le reste du mur est occupé par des trophées de guerre et de chasse. Toutefois, c'est un petit salon des plus confortables. Une rangée de trois grandes fenêtres montre un beau panorama de montagnes. En ce moment on l'aperçoit sous un de ses aspects les plus agréables, dans la lumière adoucie de l'après-dîner. Dans le coin voisin de la fenêtre de droite, un poêle carré en faïence. Véritable tour de poterie coloriée, il s'élève presque jusqu'au plafond et assure une abondante chaleur. L'ottomane du milieu est un siège circulaire avec coussins décorés ; les banquettes des fenêtres sont des divans bien capitonnés. Un paravent assorti et des petites tables turques — sur l'une, un houkah compliqué — complètent le bel effet de l'ameublement. Pourtant un objet détonne épouvantablement avec son entourage. C'est une horrible petite table de cuisine dont l'aspect atteste un long service. Même, elle a été à peine nettoyée depuis que la cuisinière s'en est servie. Maintenant elle sert comme table à écrire ; dessus, une vieille boîte à thé en fer-blanc pleine de plumes, un coquetier rempli d'encre et une malheureuse feuille de papier buvard rose toute maculée par l'usage. La table est en face de la fenêtre de gauche. Bluntschli est devant cette table, assis à écrire des ordres. Devant lui, une couple de cartes. Au haut bout, Serge est assis. Lui aussi devrait être à l'ouvrage, mais en ce moment il ne fait rien, rien que ronger le bout de son porte-plume et contempler les progrès rapides et sûrs de Bluntschli, si apte aux affaires. Sa contemplation se mélange d'irritation envieuse devant sa propre incapacité et d'étonnement presque solennel devant l'habileté de Bluntschli. Elle lui semble presque miraculeuse, encore que ses traditions chevaleresques lui défendent d'estimer un talent de bureaucrate. Le major, lui, est confortablement installé sur l'ottomane avec un journal dans sa main et le tuyau du houkah à sa portée. Catherine brode, assise près du poêle, le dos vers eux. Raïna, allongée sur le divan, sous la fenêtre de droite, contemple en un rêve éveillé le paysage des Balkans. Sur ses genoux, un roman qu'elle dédaigne. La porte est du même côté que le poêle, plus loin de la fenêtre. Le bouton de la sonnette électrique est entre la porte et le poêle.

PETKOFF, *levant la tête de dessus son journal pour regarder si, à la table, le travail avance.* — Voyons, Bluntschli, êtes-vous bien sûr que je ne puisse vous aider d'aucune façon ?

BLUNTSCHLI, *sans cesser d'écrire et sans lever la tête.* — Oui, oui, tout à fait sûr, merci... Saranoff et moi nous nous en tirerons.

SERGE, *sarcastiquement.* — Oui, nous nous en tirerons... C'est lui qui trouve ce qu'il faut faire, c'est lui qui rédige les ordres et c'est moi qui les signe... La division du travail, major, la division du travail... *(Bluntschli lui passe un papier.)* Un autre ?... Merci... *(Il plante le papier bien droit devant lui, pose sa chaise parallèlement à celui-ci, puis signe, de l'air d'un homme qui accomplit résolument un acte difficile et dangereux.)* Cette main est plus habituée au sabre qu'à la plume.

PETKOFF. — Tout de même, Bluntschli, vous êtes diablement aimable... *(Bluntschli, sans cesser d'écrire et sans lever la tête, la remue négativement)* mais si, mais si... de vous laisser ainsi mettre à contribution... Mais voyons, vraiment, êtes-vous *tout à fait sûr* que je ne puisse rien faire ?

CATHERINE, *à voix basse sur un ton d'avertissement.* — Tu peux toujours cesser de les interrompre.

PETKOFF, *tressautant et se retournant pour la regarder.* — Hein ?... Ah !... très bien, mon amour, très bien... *(Il reprend son journal, mais le laisse bientôt retomber.)* Ecoute, Catherine, tu n'as pas fait de campagne, toi, aussi tu ne sais pas comme c'est agréable pour nous d'être assis ici, après un bon déjeuner, et rien à faire... oui, rien à faire que de nous amuser... Il n'y a qu'une chose qui me manque pour être absolument à mon aise.

CATHERINE. — Et c'est ?

PETKOFF. — Ma vieille houppelande !... Je ne suis pas chez moi dans cette tunique, je me sens comme à la parade.

CATHERINE. — Mon petit Paul, vraiment, tu es absurde avec ta vieille houppelande. Sûrement, elle est suspendue dans la grande armoire bleue, où tu l'as laissée.

PETKOFF. — Ma petite Catherine, je t'ai déjà dit que je l'y ai cherchée !... Oui ou non, dois-je en croire mes yeux ? *(Tranquillement, Catherine se lève et va presser le bouton de la sonnette électrique à côté de la cheminée.)*... Pourquoi fais-tu des embarras avec cette sonnette ? *(Elle le regarde majestueusement et silencieusement, reprend sa chaise et son travail à l'aiguille.)* Eh bien, ma chère, tu te trompes si tu crois que l'obstination naturelle à ton sexe peut faire une

houppelande avec deux vieilles robes de chambre de Raïna, ton waterproof et mon macfarlane, car c'est exactement tout ce que contient maintenant la grande armoire bleue.

Nicola apparaît.

CATHERINE, *nullement troublée par la saillie de Petkoff.* — Nicola, va chercher dans la grande armoire bleue la vieille houppelande de ton maître et apporte-la ici... tu sais, celle qui a des brandebourgs et qu'il porte habituellement dans la maison.

NICOLA. — Oui, madame.

Il sort.

PETKOFF. — Catherine !

CATHERINE. — Quoi ?

PETKOFF. — Je te parie un bijou, celui que tu voudras, tu peux le commander à Sofia contre l'argent d'une semaine pour le ménage, que la houppelande n'y est pas.

CATHERINE. — Tenu, Paul, tenu.

PETKOFF, *excité à la perspective du jeu.* — Allons, voilà l'occasion de s'amuser un peu... Qui veut parier ?... Bluntschli, six contre un, je donne.

BLUNTSCHLI, *imperturbablement.* — Merci, major, merci, ce serait vous voler ; Madame est sûre d'avoir raison.

Sans lever les yeux, il passe une nouvelle fournée de papiers à Serge.

SERGE, *également excité.* — Bravo la Suisse !... Major, mon meilleur cheval de bataille contre une jument arabe pour Raïna, que Nicola trouve la houpelande dans la grande armoire bleue !

PETKOFF, *vivement.* — Votre meilleur cheval.

CATHERINE, *se hâtant de l'interrompre.* — Dis donc, Paul, ne fais pas le sot... Une jument arabe te coûtera 50.000 levas.

RAÏNA, *sortant soudain de sa pittoresque rêverie.* — Mais, maman, si toi tu veux prendre le bijou je ne vois pas pourquoi tu m'empêcherais d'avoir mon arabe...

Nicola revient avec la houppelande et l'apporte à Petkoff, qui peut à peine en croire ses yeux. La houppelande est bleu clair, bordée de fourrures. Elle est usée, avec maints trous, résultat de brûlures de cigarettes, et en maints endroits le poil de la fourrure est absent.

CATHERINE. — Où était-elle, Nicola ?

NICOLA. — Pendue dans la grande armoire bleue, madame.

PETKOFF. — Eh bien, je veux être pendu si...

CATHERINE, *l'arrêtant.* — Paul ! Voyons !

PETKOFF. — Et dire que j'aurais juré qu'elle n'y était pas !... Décidément, je commence à vieillir. J'ai des hallucinations... *(A Nicola :)* Viens ici, aide-moi à me changer... Vous m'excusez, Bluntschli. *(Il se met à changer d'habit, Nicola lui servant de valet.)* Dites donc, Serge, je n'ai pas accepté votre pari, vous savez... Tenez, je vais vous dire ce que vous devriez faire. C'est de donner vous-même ce coursier arabe à Raïna, puisque vous avez éveillé son désir, n'est-ce pas, Raïna ?... *(Il tourne la tête de son côté, mais elle est de nouveau perdue dans la contemplation du paysage. Avec un petit élan d'affection et d'orgueil paternels, il la leur désigne du doigt et dit :)* Elle rêve... comme d'habitude, ma colombe !

SERGE. — Oui, oui... Certainement, ce n'est pas elle qui y perdra.

PETKOFF. — Tant mieux pour elle... Moi, je doute que j'en sorte à si bon compte... *(Son changement d'habit est maintenant terminé, Nicola sort avec la tunique dédaignée.)* Ah ! Enfin, maintenant je me sens chez moi.

Il s'assied et prend son journal avec un grognement de soulagement.

BLUNTSCHLI, *à Serge, en lui tendant un papier.* — Voilà le dernier ordre.

PETKOFF, *sautant debout.* — Comment !... C'est fini ?

BLUNTSCHLI. — Oui, oui, fini... f-i, fi, n-i, ni !

PETKOFF, *il va à côté de Serge, regarde curieusement par-dessus son épaule gauche, pendant qu'il signe et dit avec une envie enfantine.* — Vous n'avez rien à signer pour moi ?

BLUNTSCHLI. — Non, sa signature suffit.

PETKOFF. — Ha !... Tout de même, nous avons fait une rude journée de travail, hein !... *(Il s'éloigne de la table.)* Puis-je faire autre chose ?

BLUNTSCHLI. — Vous devriez bien aller tous deux voir les camarades qui doivent emporter ces ordres... *(A Serge :)* Envoyez-les tout de suite et montrez-leur que j'ai marqué dessus l'heure à laquelle ces ordres doivent être remis. Dites-leur que s'ils s'arrêtent pour boire ou raconter des histoires... que s'ils sont en retard seulement de cinq minutes on leur enlèvera la peau du dos.

SERGE, *se levant avec indignation.* — Je le leur dirai... Et si l'un d'eux est assez homme pour me cracher au visage parce que je l'ai insulté, je paierai sa libération et je lui ferai une pension.

A grands pas, il sort, profondément outragé dans son sentiment d'humanité.

BLUNTSCHLI, *confidentiellement.* — Major, allez donc vous assurer qu'il leur parle comme il faut leur parler, voulez-vous ?

PETKOFF, *officieusement.* — Mais, certainement... j'y vais !... *(D'un air important il se dirige du côté de la porte, mais, arrivé sur le seuil, il hésite.)* Au fait, Catherine, si tu venais aussi, ça vaudrait mieux... ils auront bien plus peur de toi que de moi !

CATHERINE, *déposant sa broderie.* — Oui, certes, je crois que ça vaudra mieux. Tu ne ferais que bredouiller devant eux.

Elle sort, Petkoff tenant la porte pour elle et la suivant. Bluntschli se met à plier et à étiqueter les papiers. Raïna, qui s'est levée de dessus le divan, traverse la chambre les mains derrière le dos et le regarde d'un air malicieux.

RAÏNA. — Vous êtes infiniment mieux que la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous savez !... *(Il lève les yeux, surpris.)* Qu'avez-vous donc fait pour cela ?

BLUNTSCHLI. — Je me suis lavé, brossé, j'ai bien dormi, bien déjeuné... voilà tout.

RAÏNA. — Dites-moi, vous êtes rentré sain et sauf, ce matin-là ?

BLUNTSCHLI. — Oui, oui... merci.

RAÏNA. — On était fâché de votre fuite devant la charge de Serge ?

BLUNTSCHLI. — Mais non, pas du tout. On était tous contents, car tous s'étaient sauvés.

RAÏNA, *allant à la table et se penchant par-dessus, vers lui.* — Ils ont dû la trouver charmante toute cette histoire à propos de moi et de ma chambre, dites ?

BLUNTSCHLI. — Excellente, excellente... Mais je ne l'ai racontée qu'à l'un d'eux... un ami tout à fait intime.

RAÏNA. — Sur la discrétion duquel vous pouviez absolument compter, n'est-ce pas ?

BLUNTSCHLI. — Absolument.

RAÏNA. — Oui-da !... Eh bien, il a tout répété à mon père et à Serge le jour où vous avez fait l'échange des prisonniers.

Elle se détourne et, d'un air insouciant, elle s'en va de l'autre côté de la chambre.

BLUNTSCHLI, *fortement ennuyé, mais à moitié incrédule.* — Non, non... ce n'est pas possible, dites ?

RAÏNA, *se retournant avec une soudaine gravité.* — Si, si, vraiment... Mais ils ne savent pas que c'est dans cette maison-ci que vous vous êtes réfugié... Si Serge le savait, il vous provoquerait en duel et vous tuerait.

BLUNTSCHLI. — Bon Dieu !... Alors ne le lui dites pas !

RAÏNA, *pleine de reproche pour sa légèreté.* — Le tromper !... Mais, vous imaginez-vous ce que c'est pour moi ?... Pouvez-vous l'imaginer ?... Ecoutez, envers Serge, je veux être absolument parfaite... pas de bassesse, pas de petitesse, pas de tromperie ! Mes rapports avec lui sont le seul côté réellement noble et beau de ma vie ! Vous comprenez ça, j'espère ?

BLUNTSCHLI, *sceptique.* — Oui, oui... vous voulez dire, n'est-ce pas, que vous n'aimeriez pas qu'il découvre que l'histoire du pudding glacé était un... un... un..., enfin, vous savez bien ?

RAÏNA, *tressaillant.* — Oh ! N'en parlez pas de cette façon légère !... Oui, j'ai menti, je le sais, mais je l'ai fait pour vous sauver la vie, vous m'entendez !... Il vous aurait tué. C'est la seconde fois que j'ai jamais articulé un mensonge... *(Bluntschli se lève vivement et la regarde d'un air de doute et quelque peu sévèrement.)* Vous rappelez-vous la première fois ?

BLUNTSCHLI. — Moi !... Non... Est-ce que j'étais présent ?

RAÏNA. — Mais oui... j'ai dit à l'officier qui vous cherchait que vous n'étiez pas là.

BLUNTSCHLI. — C'est ma foi vrai... J'aurais dû me le rappeler.

RAÏNA, *très encouragée.* — Oh ! c'est bien naturel que vous, vous l'ayez oublié, ça ne vous avait rien coûté. Mais moi, moi, ça m'a coûté un mensonge !... un mensonge !

Elle s'assied sur l'ottomane, regardant droit devant elle, les mains entrelacées sur ses genoux. Bluntschli, très touché, va à l'ottomane avec un air particulièrement rassuré et indulgent et s'assied à côté d'elle.

BLUNTSCHLI. — Mademoiselle, ne vous tracassez pas. Ça n'a pas d'importance... Rappelez-vous que je suis un soldat, voyons !... Savez-vous quelles sont les deux choses qui arrivent si souvent à un soldat qu'il finit par ne plus s'en soucier ?... Non, n'est-ce pas ! Eh bien, l'une est d'entendre les gens dire des mensonges *(Raïna fait un mouvement de recul)*, l'autre, c'est de sauver sa vie de n'importe quelle manière, avec le secours de n'importe quelle espèce de gens.

RAÏNA, *se levant en signe de protestation indignée.* — Et c'est ainsi qu'il devient une créature incapable de foi et de gratitude.

BLUNTSCHLI, *faisant la grimace.* — Vous aimez la gratitude ?... Moi pas ! Si la pitié est proche de l'amour, la gratitude est proche du contraire.

RAÏNA. — La gratitude !... *(Se tournant vers lui :)* Si vous êtes incapable de gratitude, vous êtes incapable de tout sentiment noble. Les animaux eux-mêmes ont de la gratitude. Ah !... Tenez... Je vois bien maintenant ce que vous pensez de moi !... Vous n'avez pas été étonné de m'entendre mentir... Pour vous, c'était quelque chose que je faisais probablement chaque jour... chaque heure... Et voilà comment les hommes jugent les femmes !

Elle arpente la chambre d'un air mélodramatique.

BLUNTSCHLI, *d'un ton dubitatif.* — Il faut de la raison en toute chose, vous savez... Vous avez dit qu'en toute votre vie vous n'aviez proféré que deux mensonges ; voyons, mademoiselle, n'est-ce pas une ration un peu réduite ? Moi-même, je suis un homme très franc, mais cela ne me suffirait pas pour une simple matinée.

RAÏNA, *le fixant hautainement.* — Savez-vous, monsieur, que vous m'insultez ?

BLUNTSCHLI. — Vous croyez ?... Mais, je n'y peux rien... Quand vous prenez cette attitude superbe et que vous me faites vibrer de cette voix saisissante, je vous admire ; mais, vrai, il m'est impossible de croire un seul mot de ce que vous dites.

RAÏNA, *superbement.* — Capitaine !

BLUNTSCHLI, *nullement ému.* — Eh bien, quoi ?

RAÏNA, *s'approchant un peu de lui comme si elle n'en pouvait croire ses sens.* — Pensez-vous vraiment ce que vous venez de me dire ?... Savez-vous bien ce que vous venez de me dire ?

BLUNTSCHLI. — Je le sais.

RAÏNA, *haletante.* — Moi ! moi !... *(Elle se désigne du doigt avec incrédulité, voulant dire : « Moi, Raïna Petkoff, dire des mensonges ! » Il rencontre son regard sans broncher. Soudain, elle s'assied à côté de lui et ajoute, avec un changement complet dans ses manières et en passant du ton héroïque au ton familier :)* Comment m'avez-vous devinée ?

BLUNTSCHLI, *vivement.* — L'instinct, mademoiselle, l'instinct... et aussi l'expérience du monde.

RAÏNA, *avec étonnement.* — Jamais je n'avais rencontré un homme qui ne me prît pas au sérieux !... Vous êtes le premier.

BLUNTSCHLI. — Je suis le premier homme qui vous ait pris tout à fait au sérieux, c'est ça ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

RAÏNA. — Bien sûr, c'est ça ce que je veux dire. *(A l'aise, même tout à fait à l'aise avec lui :)* Comme c'est étrange qu'on me parle de cette façon !... J'ai toujours été ainsi, vous savez... Je veux parler de mon attitude superbe et de ma voix saisissante. Je les prenais étant toute petite enfant à l'égard de ma nourrice. *Elle y croyait.* Je les prends devant mes parents. *Ils y croient.* Je les prends devant Serge. *Il y croit.*

BLUNTSCHLI. — Oui, oui... Il est un peu comme cela lui-même, non ?

RAÏNA, *stupéfaite.* — Vous croyez ?

BLUNTSCHLI. — Oh ! vous le connaissez mieux que moi.

RAÏNA. — Je me demande... oui... je me *demande* s'il l'est ?... Ah ! Si je pensais cela !... *(Découragée :)* Mais qu'importe !... Allons, maintenant que vous m'avez devinée, vous me méprisez, n'est-ce pas ?

BLUNTSCHLI, *avec chaleur, se levant.* — Mais non, mais non, mademoiselle ; non, non, mille fois non. Ça fait partie de votre jeunesse, de votre charme... Mais oui, je suis comme tous les autres... comme votre nourrice... comme vos parents... comme Serge... Oui, oui, je suis votre admirateur passionné.

RAÏNA, *satisfaite.* — Réellement ?

BLUNTSCHLI, *se frappant élégamment la poitrine avec la main, à la façon allemande.* — Oui, oui, la main sur le cœur !... Réellement et sincèrement.

RAÏNA, *très heureuse.* — Mais, qu'avez-vous bien pu penser de moi, de moi qui vous ai donné mon portrait ?

BLUNTSCHLI, *étonné.* — Votre portrait !... Mais vous ne me l'avez jamais donné !

RAÏNA, *vivement.* — Comment ?... Vous ne l'avez jamais eu, dites ?

BLUNTSCHLI. — Non... *(Il s'assied à côté d'elle avec un nouvel intérêt et dit avec quelque complaisance :)* Quand me l'avez-vous envoyé ?

RAÏNA, *avec indignation.* — Mais je ne vous l'ai pas envoyé !... *(Elle détourne la tête et ajoute à contre-cœur.)* Il était dans la poche de la houppelande.

BLUNTSCHLI, *plissant les lèvres et arrondissant les yeux.* — Oh !... oh !... oh !... Je ne l'ai jamais trouvé... Il doit y être encore.

RAÏNA, *se levant d'un bond.* — Y être encore !... Et mon père va le trouver, la première fois qu'il mettra la main dans sa poche ! Oh !... Mais enfin, comment avez-vous pu être aussi stupide ?

BLUNTSCHLI, *se levant à son tour.* — Bah ! ça ne fait rien !... Ce n'est qu'une photographie... Puis, au bout du compte, comment pourra-t-il savoir à qui elle était destinée ?... Dites-lui qu'il l'y a mise lui-même.

RAÏNA, *avec impatience.* — Oui, oui, oh ! c'est facile, allez, très facile !... Oh ! que faire ?... que faire ?...

BLUNTSCHLI. — Ah !... je comprends. Vous avez écrit quelque chose dessus... C'était imprudent cela.

RAÏNA, *ennuyée, presque jusqu'aux larmes.* — Oh !... Et dire que j'ai fait ça pour *vous,* qui ne vous en souciez pas davantage... sauf pour rire de moi... Oh ! Mais enfin, voyons, êtes-vous sûr que personne n'y a touché ?

BLUNTSCHLI. — Sûr, sûr ?... Oh ! ma foi non ! je ne peux pas être absolument sûr... Vous comprenez bien que je ne pouvais pas emporter cette houppelande partout et tout le temps... On ne peut pas prendre beaucoup de bagages dans le service actif, vous savez.

RAÏNA. — Qu'en avez-vous fait alors ?

BLUNTSCHLI. — En arrivant à Pirot, il fallait que je la mette en sûreté quelque part. J'ai pensé à la consigne du chemin de fer, mais dans la guerre moderne c'est l'endroit le plus certain d'être pillé. Aussi, je l'ai mise en gage.

RAÏNA. — En gage !

BLUNTSCHLI. — Ma foi oui !... ça n'a pas l'air très choisi, je le sais bien, mais c'était certainement le plan le plus sûr. Je suis allé la dégager avant-hier. Alors, vous comprenez, Dieu seul sait si le prêteur sur gages a ou non exploré les poches.

RAÏNA, *furieuse, lui lançant les mots à la face.* — Vous avez bien l'âme basse d'un boutiquier ! Vous pensez à des choses qui n'entreraient jamais dans la tête d'un gentilhomme.

BLUNTSCHLI, *flegmatiquement.* — C'est notre caractère national suisse, ça, mademoiselle.

RAÏNA. — Oh !... que je voudrais ne vous avoir jamais rencontré !

Elle s'éloigne d'un pas saccadé et va s'asseoir à la fenêtre, bouillante de rage. Louka entre avec un paquet de lettres et de télégrammes sur un plateau et va à la table de son pas hardi, délibéré. Sa manche est relevée jusqu'à l'épaule au moyen d'une broche montrant son bras nu et un large bracelet doré couvrant sa meurtrissure.

LOUKA, *à Bluntschli.* — Pour vous. *(Elle vide le plateau avec insouciance sur la table.)* Le messager attend.

Elle est décidée à n'être pas polie avec un Serbe, même si elle est obligée de lui apporter ses lettres.

BLUNTSCHLI, *à Raïna.* — Vous permettez, n'est-ce pas ? Mon dernier courrier date déjà de trois semaines, aussi vous voyez l'accumulation qui en résulte : quatre télégrammes vieux d'une semaine... *(Il en ouvre un.)* Oh ! Mauvaises nouvelles !

RAÏNA, *se levant et s'avançant, avec quelque remords.* — De mauvaises nouvelles ?

BLUNTSCHLI. — Rien, mademoiselle, rien. Mon père est mort.

Il regarde le télégramme, les lèvres serrées, réfléchissant au changement inattendu survenu dans ses affaires.

RAÏNA. — Ah !... comme c'est triste !

BLUNTSCHLI. — Oui, c'est triste. Dans une heure il va me falloir retourner chez moi. Il laisse une masse de grands hôtels dont il faut s'occuper. *(Il prend une lettre épaisse dans une longue enveloppe bleue.)* Tenez, une lettre de rappel du notaire de la famille. *(Il tire le contenu et y jette un coup*

d'œil.) Grand Dieu ! Soixante-dix !... Deux cents !... *(En un crescendo d'épouvante.)* Quatre cents !... Quatre mille !... Neuf mille six cents !... Bon Dieu, qu'est-ce que je vais faire de tout cela ?

RAÏNA, *timidement.* — Neuf mille hôtels ?

BLUNTSCHLI. — Des hôtels !... Mais non, c'est absurde ! Si vous saviez, seulement !... oh !... c'est trop ridicule !... Excusez-moi, il faut que je donne mes ordres à mon ordonnance avant mon départ.

Précipitamment, il quitte la chambre avec les documents en main.

LOUKA, *d'un ton méprisant.* — Il n'a pas beaucoup de cœur, ce Suisse, quoiqu'il aime tant les Serbes. Il n'a pas eu un mot de regret pour son pauvre père.

RAÏNA, *amèrement.* — Du regret !... un homme qui, pendant des années, n'a fait autre chose que de tuer des gens ! Qu'est-ce que ça peut lui faire ?... Qu'est-ce que ça fait à un soldat ?

Elle va vers la porte, retenant à grand'peine ses larmes.

LOUKA. — Le major Saranoff s'est battu aussi et il a gardé beaucoup de cœur, lui... *(Raïna, arrivée à la porte, se retourne, la regarde avec hauteur et sort.)* Je pensais bien que tu ne trouverais pas beaucoup de sentiment dans *ton* soldat.

Elle suit Raïna, quand Nicola entre avec une brassée de bûches pour le feu.

NICOLA, *lui grimaçant amoureusement.* — Tout cet après-midi, j'ai essayé d'être une minute seul avec toi, ma fille... *(Sa figure change en apercevant son bras.)* Tiens !... quelle est cette mode de porter sa manche, enfant ?

LOUKA, *avec fierté.* — C'est ma mode, à moi !

NICOLA. — Vraiment !... Eh bien, si la maîtresse te voit, elle t'attrapera.

Il jette les bûches sur l'ottomane et s'assied confortablement à côté.

LOUKA. — C'est pas une raison pour que *toi,* tu te mêles de m'attraper.

NICOLA. — Allons, allons, ne sois pas si contrariante... J'ai de bonnes nouvelles pour toi. *(Il tire de la monnaie de papier de sa poche. Louka, avec une lueur ardente dans les yeux, se rapproche pour regarder.)* Regarde ! un billet de 20 levas ! Serge m'a donné ça par pure vantardise. Un fou et son argent ne restent pas longtemps ensemble... Et voilà 10 autres levas. Ça, c'est le Suisse qui me les a donnés pour soutenir les mensonges de la maîtresse et de Raïna à son sujet. Ce n'est pas un fou, lui, ah ! non... J'aurais voulu que tu entendes en bas la vieille Catherine, aussi polie que tu peux le désirer, me disant de ne pas m'inquiéter si le major est un peu brusque, car ils savent quel bon domestique je fais... et tout ça après avoir fait de moi un imbécile et un menteur devant eux tous... Le billet de 20 ira grossir nos économies, et tu auras le 10 autres pour les dépenser à ta guise, si toutefois tu veux causer avec moi et me rappeler que je suis une créature humaine... Parfois je suis fatigué d'être toujours domestique.

LOUKA, *avec mépris.* — Oui, oui, vends ta virilité pour 30 levas et achète-moi pour 10 !... Garde ton argent, va !... Tu es né pour être domestique ; moi pas... Quand tu ouvriras ta boutique, tu ne seras que le domestique de tous, au lieu d'être le domestique d'un seul.

NICOLA, *ramassant ses bûches et allant au poêle.* — Attends pour voir ! Nous aurons nos soirées à nous, et je serai le maître dans ma maison, je te le promets.

Il jette ses bûches par terre et s'agenouille devant le poêle.

LOUKA. — Tu ne seras jamais le maître dans la mienne.

Elle s'assied fièrement sur la chaise de Serge.

NICOLA, *se tournant, toujours sur ses genoux et s'accroupissant, assez désespéré, sur ses mollets, intimidé par son dédain implacable.* — Tu as en toi une bien grande ambition, Louka... Écoute, si la chance te sourit, souviens-toi que c'est moi qui ai fait de toi une dame.

LOUKA. — Toi !

NICOLA, *avec une affirmation bourrue.* — Oui, oui, moi... Qui est-ce qui t'a fait renoncer à porter sur ta tête une couple de livres de faux cheveux noirs ?... Moi !... Qui est-ce qui t'a fait renoncer à rougir tes lèvres et tes joues comme les autres filles bulgares ?... Encore moi !... Qui t'a appris à te tailler les ongles et à avoir les mains propres et à être soignée sur toi comme une grande dame russe ? Moi, entends-tu, moi, toujours moi !... *(Elle rejette la tête d'un air de défi et il se lève, de mauvaise humeur, ajoutant plus froidement :)* Souvent j'ai pensé que si Raïna n'était pas là, et si toi, tu étais moins folle, et Serge un peu plus fou, tu pourrais arriver à être une de mes meilleures pratiques, au lieu d'être seulement ma femme et de me coûter de l'argent.

LOUKA. — Oui, oui, tu aimerais mieux être mon domestique que mon mari... Tu tirerais plus de moi... Oh ! je connais ton âme, va !

NICOLA, *s'approchant tout près d'elle pour mettre plus d'emphase dans ses paroles.* — Laisse tranquille mon âme... mais écoute un conseil, un bon conseil... Si tu veux être une dame, ta conduite présente envers moi ne te sert à rien, mais, là, à rien du tout, à moins que nous ne soyons seuls... Tu es trop acerbe et trop impudente, et l'impudence est un genre de familiarité. Ça trahit de l'affection pour moi... Mais n'essaie pas non plus d'être hautaine et fière avec moi... Tu es bien comme toutes les filles de la campagne, tu crois qu'il est distingué de traiter un domestique de la même façon que je traite un valet d'écurie. Ça, c'est de l'ignorance, je le répète, de l'ignorance... Ne l'oublie pas... Ne sois pas non plus si pressée de braver tout le monde. Agis comme si tu t'attendais à suivre ta propre volonté et non pas comme si tu attendais à être commandée... La manière de réussir comme dame est la même que la manière de réussir comme domestique : il faut connaître son rang, voilà le secret de tout. Tu peux compter sur moi pour connaître ma place, si tu obtiens de l'avancement... Penses-y, ma fille. Penses-y. Les domestiques doivent toujours se soutenir l'un l'autre.

LOUKA, *se levant avec impatience.* — Oh !... Je me conduirai comme je veux... Avec ta sagesse,

ton sang-froid, tu m'enlèves tout courage... Allons, va mettre ces bûches sur le feu. Ça, c'est des choses que toi tu comprends.

Avant que Nicola puisse répliquer, Serge entre. Il s'arrête un moment en voyant Louka, puis il va du côté du poêle.

SERGE, *à Nicola.* — Je ne te gêne pas pour ta besogne, j'espère ?

NICOLA, *d'un ton doux et paternel.* — Oh ! non, non, monsieur, non, non... merci beaucoup. Je parlais simplement à cette folle jeune fille de son habitude de monter ici en courant, dans la bibliothèque, aussitôt qu'elle en avait l'occasion, pour regarder les livres. Voilà le résultat de son éducation, monsieur ; cela lui donne des habitudes au-dessus de sa situation... *(A Louka :)* Allons, Louka, mets cette table en ordre pour le major.

Il sort posément. Louka, sans regarder Serge, commence à arranger les papiers sur la table. Il s'avance lentement vers elle et étudie pensivement l'arrangement de sa manche.

SERGE. — Laisse-moi voir !... Y a-t-il une marque ? *(Il remonte le bracelet et voit la meurtrissure faite par son étreinte. Elle demeure sans mouvement, sans le regarder, fascinée, mais sur ses gardes.)* Pfff !... Est-ce que ça te fait mal ?

LOUKA. — Oui.

SERGE. — Faut-il le guérir ?

LOUKA, *se reculant instantanément avec fierté, mais continuant à ne pas le regarder.* — Non... Vous ne pouvez plus le guérir maintenant.

SERGE, *d'un ton de maître.* — Bien sûr ?

Il fait un mouvement comme pour la prendre dans ses bras.

LOUKA. — Ne plaisantez pas avec moi, je vous prie... Un officier ne devrait pas s'amuser avec une domestique.

SERGE, *impitoyable, touchant le bras d'un coup de son index.* — Et cela, Louka, ce n'était pas une plaisanterie, hein ?

LOUKA. — Non... *(Le regardant pour la première fois :)* Le regrettez-vous ?

SERGE, *avec une emphase mesurée, se croisant les bras.* — Je ne regrette JAMAIS rien.

LOUKA, *pensivement.* — Oh ! Comme je voudrais pouvoir croire qu'un homme peut être aussi différent que cela d'une femme... Oui, je me demande si réellement vous êtes brave... Oui... réellement brave.

SERGE, *sans affectation, relâchant son attitude.* — Oui... je suis un homme brave. Au premier coup de fusil mon cœur a battu comme celui d'une femme, mais au moment de charger j'ai découvert que j'étais brave. Oui... cela du moins, c'est *réel* chez moi.

LOUKA. — Pendant cette charge, dites, avez-vous trouvé que les hommes dont les pères sont pauvres, comme le mien, étaient moins braves que les hommes qui sont riches comme vous ?

SERGE, *avec une légèreté amère.* — Oh ! pas du tout ! Tous, ils ferraillaient à tort et à travers, juraient et hurlaient comme des héros... Pouah ! le courage pour rager et tuer est facile et fréquent, va. J'ai un bull-terrier anglais qui, à lui seul, possède autant de cette sorte de courage que toute la nation bulgare et toute la nation russe réunies. Mais, tout de même, il se laisse rosser par mon valet... C'est là le soldat, oui, oui, le soldat tout entier !... Oui, Louka, oui, les pauvres peuvent égorger, tuer... mais ils craignent leurs officiers, ils acceptent les insultes et les coups, ils demeurent impassibles à se voir punir l'un l'autre comme des enfants... oui, oui, et même ils aident à le faire quand on le leur ordonne ! Quant aux officiers ! Ah ! Eh bien... *(Avec un rire bref et amer :)* Moi je suis officier... Oh ! *(Avec ferveur :)* Donnez-moi un homme qui ose défier jusqu'à la mort toutes les puissances terrestres ou célestes qui s'opposent à l'accomplissement de sa propre volonté et de sa propre conscience : celui-là seul est un homme brave, tu entends !

LOUKA. — Comme c'est aisé de parler ! Il me semble que les hommes ne grandissent jamais ; ils ont tous des idées d'écolier... Vous ne savez même pas ce que c'est que le vrai courage.

SERGE, *ironiquement.* — Vraiment !... Allons, dis, je veux bien m'instruire.

LOUKA. — Regardez-moi... Jusqu'à quel point me permet-on d'avoir ma propre volonté ?... Il faut que je prépare votre chambre pour vous, que je balaie et que j'époussète, que j'aille chercher et porter toutes sortes de choses... Comment cela pourrait-il me dégrader si cela ne vous dégradait pas vous-même de le faire faire pour vous, hein ? *(Avec une passion contenue :)* Mais si j'étais l'impératrice de Russie, au-dessus de tout l'univers, alors... ah ! alors, vous verriez, vous verriez... bien que, selon vous, je ne pourrais donner aucune preuve de courage.

SERGE. — Ah !... Eh bien ! que feriez-vous, très noble impératrice ?

LOUKA. — J'épouserais l'homme que j'aime, ce qu'aucune autre reine d'Europe n'a le courage de faire. Si je vous aimais, quoique alors vous seriez aussi loin au-dessous de moi que je suis au-dessous de vous maintenant, j'oserais être l'égale de mon inférieur... Oseriez-vous autant, si vous m'aimiez ?... Non... Si vous sentiez naître en vous de l'amour pour moi, vous ne le laisseriez pas croître. Vous n'oseriez pas et vous épouseriez la fille d'un homme riche parce que vous auriez peur de ce que les autres diraient de vous.

SERGE, *emporté.* — Vous mentez !... Non, non !... Par toutes les étoiles, ce ne serait pas ainsi !... Si je vous aimais et si j'étais le tsar lui-même, je vous mettrais sur le trône à mon côté, mais vous savez que j'aime une autre femme, une femme aussi haut au-dessus de vous que le ciel l'est de la terre... Et vous êtes jalouse d'elle.

LOUKA. — Non, je n'ai aucune raison de l'être... Maintenant, jamais elle ne vous épousera... L'homme dont je parlais est revenu. Elle épousera le Suisse.

SERGE, *reculant.* — Le Suisse.

LOUKA. — Oui... un homme qui vous vaut dix fois... Alors vous pourrez venir à moi et je vous refuserai. Vous n'êtes pas assez bon pour moi.

Elle se tourne vers la porte.

SERGE, *sautant après elle et l'attrapant furieusement dans ses bras.* — Je tuerai le Suisse, et après je ferai ce qu'il me plaira.

LOUKA, *dans ses bras, passive et ferme.* — Peut-être bien que c'est le Suisse qui vous tuera... Il vous a battu en amour, il peut bien vous battre en duel.

SERGE, *tourmenté.* — T'imagines-tu que je puisse croire qu'elle... elle ! — dont les pensées les plus mauvaises sont plus hautes que tes pensées les meilleures — soit capable de plaisanter derrière mon dos avec un autre homme ?

LOUKA. — Vous imaginez-vous qu'elle croirait le Suisse s'il lui disait que je suis en ce moment dans vos bras ?

SERGE, *la lâchant, profondément désespéré et avec un accent de rage.* — Damnation !... Damnation !... Oh ! Dérision des dérisions ! Tout n'est que dérision ! Tout ce que je fais est dérision de tout ce que je tiens pour sacré !... *(Il se frappe frénétiquement la poitrine.)* Lâche !... Menteur !... Imbécile !... Vais-je me tuer comme un homme ou vivre en faisant semblant de rire de moi ?... *(Elle se tourne de nouveau pour s'en aller.)* Louka !... *(Elle s'arrête près de la porte.)* Rappelle-toi... tu m'appartiens !

LOUKA, *tranquillement.* — Qu'est-ce que ça veut dire ?... Une insulte ?

SERGE, *d'un ton de commandement.* — Ça veut dire que tu m'aimes, et que je t'ai tenue ici dans mes bras et que je t'y tiendrai peut-être là de nouveau. Que ce soit une insulte, je n'en sais rien, ça m'est égal. Prends-le comme tu veux. Mais *(avec véhémence :)* je ne *veux* être ni un lâche ni un farceur... S'il me plaît de t'aimer, j'oserai t'épouser en face de toute la Bulgarie. Si de nouveau ces mains te touchent, ce sera ma fiancée qu'elles toucheront.

LOUKA. — Nous verrons si vous osez tenir votre parole. Mais prenez garde... Je ne veux pas attendre longtemps.

SERGE, *se croisant les bras et demeurant immobile au milieu de la chambre.* — Oui, oui, nous verrons. Et tu attendras mon bon plaisir.

Bluntschli, très préoccupé, avec ses papiers encore dans les mains, entre. Il laisse la porte ouverte pour que Louka sorte. Il lui jette un regard en passant et va droit à la table. Serge, sans changer son attitude résolue, le regarde fixement. Louka sort, laissant la porte ouverte.

BLUNTSCHLI, *d'un air absent, s'asseyant à la table comme précédemment et posant ses papiers.* — Cette jeune femme a, en effet, quelque chose de remarquable.

SERGE, *gravement, sans bouger.* — Capitaine Bluntschli !

BLUNTSCHLI. — Oui ?

SERGE. — Vous m'avez trompé. Vous êtes mon rival. Je ne supporte pas de rivaux. A 6 heures, je serai sur le terrain d'exercice, sur la route de Klissoura, seul, à cheval, avec mon sabre. Comprenez-vous ?

BLUNTSCHLI, *ouvrant de grands yeux, mais assis tout à fait à son aise.* — Merci beaucoup. C'est une proposition de cavalier, mais moi, je suis artilleur, et j'ai le choix des armes. Si j'y vais, je prendrai une mitrailleuse. Et il n'y aura pas d'erreur au sujet des cartouches, cette fois.

SERGE, *rougissant, mais avec une froideur mortelle.* — Prenez garde, monsieur !... En Bulgarie, il n'est pas coutume de plaisanter avec des invitations comme celle que je vous fais.

BLUNTSCHLI. — Peuh !... Laissez-moi donc tranquille avec votre Bulgarie ! Vous ne savez pas ce que c'est que vous battre... Mais, comme vous voulez. Apportez votre sabre, j'irai.

SERGE, *férocement joyeux de trouver que son adversaire est un homme de cœur.* — Bien parlé, Suisse... Vous prêterai-je mon meilleur cheval ?

BLUNTSCHLI. — Non, non !... Au diable votre cheval... Merci tout de même, mon cher camarade. *(Raïna entre et entend la phrase suivante.)* Je me battrai à pied ; à cheval c'est trop dangereux ! Je ne veux pas vous tuer, si je peux l'éviter.

RAÏNA, *se précipitant entre eux avec anxiété.* — J'ai entendu ce que disait le capitaine Bluntschli, Serge... Vous allez vous battre... Pourquoi ?... *(Serge se détourne en silence et va à côté du poêle, où il reste à la regarder tandis qu'elle continue en s'adressant à Blunstchli :)* A quel sujet ?

BLUNTSCHLI. — Je ne sais pas, il ne me l'a pas dit. Il vaut mieux ne pas intervenir, mademoiselle... Il n'y aura aucun mal, allez : souvent j'ai servi d'instructeur au sabre. Il sera incapable de me toucher, et moi, je ne lui ferai pas de mal. Ça évitera des explications... Demain matin, je serai en route pour chez nous et plus jamais vous ne me verrez ni n'entendrez parler de moi. Alors, vous vous réconcilierez, vous et lui, et vivrez à jamais heureux.

RAÏNA, *se détournant, profondément blessée, presque avec un sanglot dans la voix.* — Jamais je n'ai dit que je ne désirais plus vous revoir.

SERGE, *faisant un pas en avant.* — Ah ! un aveu !

RAÏNA, *avec hauteur.* — Que voulez-vous dire ?

SERGE. — Vous aimez cet homme !

RAÏNA, *scandalisée.* — Serge !

SERGE. — Vous lui permettez de vous faire la cour derrière mon dos, tout comme vous m'acceptez comme fiancé derrière le sien... Bluntschli, vous connaissiez nos relations et vous m'avez trompé. Voilà le compte que j'ai à régler avec vous ; mais ce n'est pas pour avoir reçu des faveurs, dont *moi*, je n'ai jamais joui.

BLUNTSCHLI, *bondissant avec indignation.* — C'est idiot, absolument idiot !... Je n'ai reçu aucune faveur... Mais Mademoiselle ne sait même pas si je suis marié ou non.

RAÏNA, *s'oubliant.* — Ah !... *(Se laissant tomber sur l'ottomane :)* Vous êtes marié ?

SERGE. — Vous voyez l'inquiétude de Mademoiselle, capitaine... Allons ! Toute dénégation est inutile. Vous avez joui du privilège d'être reçu dans sa propre chambre, tard dans la nuit...

BLUNTSCHLI, *l'interrompant très vivement.* — Oui, idiot !... avec un pistolet braqué sur elle !... Vos cavaliers étaient sur mes talons, et je lui

aurais fait sauter la cervelle si elle avait articulé un cri.

SERGE, *stupéfait.* — Bluntschli !... Raïna, est-ce vrai, ça ?...

RAÏNA, *se levant, avec une majesté courroucée.* — Oh ! Vous osez douter de moi ?...

BLUNTSCHLI. — Faites des excuses, mon garçon, faites des excuses !

Il reprend sa place à la table.

SERGE, *avec son ancienne emphase calculée et se croisant les bras.* — Je ne fais *jamais* d'excuses !

RAÏNA, *avec passion.* — Voilà l'œuvre de votre ami, capitaine. C'est lui qui répand cette horrible histoire sur mon compte.

Elle marche avec excitation.

BLUNTSCHLI. — Non, non, il est mort... brûlé vif.

RAÏNA, *s'arrêtant, choquée.* — Brûlé vif !

BLUNTSCHLI. — Oui, étant dans un chantier de bois, il a été blessé d'un coup de fusil dans la hanche. Il n'a pas pu se traîner dehors. Les bombes de vos hommes ont mis le feu au bois, il a été brûlé, et avec lui une demi-douzaine de pauvres diables !...

RAÏNA. — Quelle horreur !

SERGE. — Et quelle farce ! Ah !... la guerre ! la guerre ! le rêve des patriotes et des héros !... Une blague, Bluntschli, une fumisterie... comme l'amour.

RAÏNA, *outragée.* — Comme l'amour !... Et vous dites ça devant moi !

BLUNTSCHLI. — Voyons, Saranoff, la chose est expliquée.

SERGE. — Je dis une fumisterie !... Seriez-vous revenu ici si rien ne s'était passé entre vous, sauf à la gueule de votre pistolet ?... Raïna se trompe au sujet de votre ami qui a été brûlé. Ce n'est pas de lui que je tiens mon information.

RAÏNA. — De qui, alors ?... *(Devinant soudain la vérité :)* Ah !... Louka ! ma femme de chambre, une servante ! Vous avez été avec elle ce matin, tout le temps après... après... Oh ! Quelle espèce de dieu ai-je adoré ! *(Il rencontre son regard avec une jouissance sardonique de son désenchantement. D'autant plus fâchée, elle se rapproche davantage de lui et dit d'une voix plus basse et plus intense :)* Savez-vous que ce matin, en montant l'escalier, j'ai regardé par la fenêtre pour apercevoir encore mon héros ; et j'ai vu quelque chose qu'alors je n'ai pas compris : c'était vous et Louka, causant très intimement. Maintenant je sais que vous étiez en train de lui faire la cour.

SERGE, *sur un ton d'amère raillerie.* — Vous avez vu cela ?

RAÏNA. — Que trop bien !

Elle se détourne et, tout à fait anéantie, se jette sur le divan sous la fenêtre du milieu.

SERGE, *avec cynisme.* — Notre roman est brisé, Raïna. La vie n'est qu'une farce.

BLUNTSCHLI, *à Raïna.* — Vous voyez !... Enfin, il a trouvé ça de lui-même !

SERGE. — Bluntschli, je vous ai permis de m'appeler idiot, vous pouvez maintenant m'appeler lâche : je refuse de me battre avec vous... Savez-vous pourquoi ?

BLUNTSCHLI. — Non, mais ça ne fait rien... Je ne vous ai pas demandé de raison quand vous le vouliez, et je ne demande pas de raison maintenant que vous ne le voulez plus. Je suis soldat de profession ; je me bats quand j'y suis obligé, et je suis très content de ne pas le faire quand rien ne m'y oblige... Vous, vous êtes un amateur : vous trouvez que se battre est un amusement.

SERGE. — Vous en saurez la raison tout de même, monsieur le professionnel !... La raison, c'est que pour livrer un vrai combat il faut deux hommes... de vrais hommes... des hommes de cœur, de sang et d'honneur... Je ne pourrais pas plus me battre avec vous que je ne pourrais faire la cour à une femme laide... Vous n'avez pas le magnétisme. Vous n'êtes pas un homme, vous êtes une machine.

BLUNTSCHLI, *se justifiant.* — C'est vrai, tout à fait vrai... J'ai toujours été comme ça. Croyez que je le regrette beaucoup... Allons, maintenant que vous avez découvert que la vie n'est pas une farce, mais bien quelque chose de très sensé et de très sérieux, quel obstacle y a-t-il encore à votre bonheur ?

RAÏNA, *se levant.* — Vous êtes tout à fait plein de sollicitude au sujet de mon bonheur et du sien... Mais vous oubliez son nouvel amour... Louka... Ce n'est plus avec vous qu'il faut qu'il se batte, maintenant, mais avec son rival, Nicola.

SERGE. — Mon rival !

Il se frappe le front.

RAÏNA. — Ne savez-vous pas qu'ils sont fiancés ?

SERGE. — Nicola !... De nouveaux abîmes s'ouvrent-ils devant moi ?... Nicola !

RAÏNA, *sarcastique.* — Un sacrifice choquant, n'est-ce pas ?... Une telle beauté !... une telle intelligence ! une telle modestie !... gaspillées pour un domestique qui n'est plus de la première jeunesse !... Vraiment, Serge, vous ne pouvez pas permettre pareille chose, ce serait indigne de votre nature chevaleresque.

SERGE, *perdant tout contrôle de soi.* — Vipère !... vipère !

Il marche de-ci de-là, en rageant.

BLUNTSCHLI. — Allons, Saranoff, vous avez le dessous.

RAÏNA, *devenant de plus en plus irritée.* — Dites donc, capitaine, vous rendez-vous bien compte de ce qu'il a fait ? Il a poussé cette fille à nous espionner et, pour récompense, il lui fait la cour.

SERGE. — C'est faux !... C'est monstrueux !

RAÏNA. — Monstrueux !... *(Lui faisant face :)* Niez-vous qu'elle vous ait dit que le capitaine Blunstchli a été dans ma chambre ?

SERGE. — Non, mais...

RAÏNA, *l'interrompant.* — Niez-vous que vous lui faisiez la cour quand elle vous l'a dit ?

SERGE. — Non, mais je vous dis...

RAÏNA, *l'interrompant brusquement, avec mépris.* — Il est inutile de nous rien dire d'autre... C'est tout à fait suffisant.

Elle lui tourne le dos et, majestueusement, retourne à la fenêtre.

BLUNTSCHLI, *tranquillement, tandis que Serge, absolument mortifié, se laisse tomber sur l'ottomane, serrant entre ses deux poings sa tête qu'il tient détournée.* — Je vous le disais bien, Saranoff, que vous aviez le dessous.

SERGE. — Tigresse !

RAÏNA, *courant avec excitation vers Bluntschli.* — Vous entendez cet homme m'insulter, capitaine, vous entendez ?

BLUNTSCHLI. — Mais que peut-il faire d'autre, mademoiselle ? Il faut bien qu'il se défende, d'une façon ou d'une autre... *(D'un ton très persuasif :)* Voyons, ne vous querellez pas. A quoi ça sert-il ?

Raïna avec un soupir s'assied sur l'ottomane, et, après un vain effort pour regarder Bluntschli d'un air vexé, elle se laisse aller à son sens du comique et peut à peine se retenir de rire.

SERGE. — Fiancée à Nicola !... *(Il se lève.)* Ha ! Ha ! *(Allant au poêle et demeurant le dos appuyé contre :)* Ah !... Bluntschli, comme vous avez raison de prendre froidement cette vaste imposture qu'est le monde !...

RAÏNA, *drôlement, à Bluntschli devinant intuitivement son état d'esprit.* — Je suis sûre que vous nous trouvez une paire de grands bébés, n'est-ce pas ?

SERGE, *ricanant sauvagement.* — C'est ça !... Tout à fait ça !... La civilisation suisse servant de nourrice à la barbarie bulgare, hein ?

BLUNTSCHLI, *rougissant.* — Pas du tout, pas du tout, je vous assure... Ah ! je suis vraiment heureux que vous soyez apaisés tous deux... Allons, allons, soyons gais et parlons de tout ça amicalement... Où est l'autre demoiselle ?

RAÏNA. — A écouter à la porte, probablement.

SERGE, *tressaillant comme s'il avait été touché par un boulet et parlant avec une indignation calme, mais profonde.* — Ah ! ça !... je veux vous prouver que c'est une calomnie. *(Avec dignité, il va à la porte et l'ouvre. Un hurlement de rage lui échappe lorsqu'il regarde dehors. Il s'élance dans le couloir et revient en tirant Louka qu'il lance violemment contre la table en s'écriant :)* Jugez-la, Bluntschli, jugez-la, vous, l'homme froid, imperturbable, jugez l'écouteuse aux portes !...

Louka reste calme, fière et silencieuse.

BLUNTSCHLI, *secouant la tête.* — Ce n'est pas moi qui peux la juger. Une fois, j'ai moi aussi écouté près d'une tente quand il se complotait une mutinerie. Voyez-vous, tout est une question de circonstances, de degré de provocation. Ma vie était en jeu.

LOUKA. — Mon amour était en jeu... *(Serge recule, honteux d'elle en dépit de lui.)* Je n'ai aucune honte.

RAÏNA, *avec dédain.* — Votre amour !... Votre curiosité plutôt !

LOUKA, *lui faisant face et lui rendant son dédain avec intérêt.* — Mon amour, vous dis-je, mon amour plus fort que tout ce que vous pouvez éprouver, même pour votre soldat de chocolat praliné.

SERGE, *avec un prompt soupçon, à Louka.* — Qu'est-ce que cela veut dire ?

LOUKA, *farouche.* — Ça veut dire...

SERGE, *l'interrompant avec mépris.* — Ah ! oui !... Je me rappelle : le pudding glacé... Une pauvre raillerie, ma fille !

Le major Petkoff entre, en manches de chemise.

PETKOFF. — Excusez-moi d'être en manches de chemise, messieurs. Dis donc, Raïna, quelqu'un a dû porter ma houppelande, j'en jurerais... quelqu'un ayant des épaules plus larges que les miennes. Elle est toute crevée dans le dos... Ta mère est occupée à la raccommoder. Je voudrais bien qu'elle se dépêche. Je vais attraper froid... *(Il les regarde plus attentivement.)* Il se passe quelque chose ?

RAÏNA. — Non.

Elle s'assied près du poêle d'un air tranquille.

SERGE. — Non, non.

Il s'assied au bout de la table comme primitivement.

BLUNTSCHLI, *qui est déjà assis.* — Rien, rien.

PETKOFF, *s'asseyant sur l'ottomane à son ancienne place.* — Allons, tant mieux, tant mieux... *(Il remarque Louka.)* Qu'y a-t-il, Louka ?

LOUKA. — Rien, monsieur, rien.

PETKOFF, *gaîment.* — Allons, tant mieux, tant mieux. *(Il éternue.)* Va demander ma houppelande à ta maîtresse, comme une bonne fille, veux-tu ?

Elle se retourne pour obéir, mais Nicola entre au même moment avec la houppelande, et elle fait semblant d'avoir affaire dans la chambre en prenant la petite table avec le houkah pour la mettre contre le mur près des fenêtres.

RAÏNA, *se levant vivement en voyant la houppelande sur le bras de Nicola.* — La voici, papa. Donne-la-moi, Nicola ; pendant ce temps, mets d'autre bois dans le foyer.

Elle prend le vêtement et l'apporte au major qui se lève pour l'endosser. Nicola arrange le feu.

PETKOFF, *à Raïna, la taquinant affectueusement.* — Tiens, tiens !... Pour une fois, on va être bien gentille avec son vieux papa, à cause de son retour de la guerre, hein ?

RAÏNA, *avec un ton grave de reproche.* — Oh ! père !... Comment peux-tu me dire cela ?

PETKOFF. — Voyons, voyons, ce n'est qu'une plaisanterie, ma petite... Allons, tiens, donne-moi un baiser... *(Elle l'embrasse.)* Maintenant, donne-moi ma houppelande.

RAÏNA. — Non, non, je vais te la mettre moi-même... Tourne-toi. *(Il tourne le dos et met ses bras derrière lui pour entrer dans ses manches. Adroitement, elle prend dans la poche sa photographie et la jette sur la table de Bluntschli qui la couvre d'une feuille de papier, sous le nez même de Serge, qui regarde, avec la plus profonde stupeur, ses soupçons éveillés au plus haut degré. Elle aide ensuite Petkoff à mettre sa houppelande.)* Voilà, chéri... Es-tu bien à ton aise, maintenant ?

PETKOFF. — Tout à fait, mon petit pigeon... *(Il s'assied et Raïna retourne à sa place près du feu.)* Tiens ! j'y pense, j'ai trouvé quelque chose de drôle... Qu'est-ce que ça signifie, ça ? *(Il met la main dans la poche qui a été vidée.)* Hein ?... Tiens !... *(Il tâte l'autre poche.)* Mais, pourtant, j'aurais juré ! *(Très intrigué, il explore la poche du devant de la poitrine.)* Je me demande... *(Revenant à la première poche.)* Où cela peut-il être ?... *(Une lueur lui revient. Il se lève en s'écriant :)* Ta mère l'a pris !

RAÏNA, *très rouge.* — Pris quoi ?

PETKOFF. — Ton portrait, avec cette inscription : « Raïna, à son soldat de chocolat praliné, souvenir. » Sûrement, ça cache quelque chose, ça... mais je m'en vais le trouver. *(Appelant :)* Nicola !

NICOLA, *laissant tomber une bûche et se retournant.* — Monsieur ?

PETKOFF. — Ce matin, tu as abîmé un gâteau que faisait M^lle^ Raïna ?

NICOLA. — Vous avez entendu que M^lle^ Raïna l'a dit, monsieur.

PETKOFF. — Je le sais bien, idiot. Mais est-ce vrai ?

NICOLA. — M^lle^ Raïna est incapable de dire quelque chose qui ne soit pas vrai, j'en suis sûr, monsieur.

PETKOFF. — Vraiment !... Moi, pas !... *(Se tournant vers les autres :)* Voyons, croyez-vous que je ne voie pas tout ? *(Il va à Serge et le frappe sur l'épaule :)* Serge, c'est *vous* le soldat de chocolat praliné, n'est-ce pas ?

SERGE, *se levant brusquement.* — Moi ! Un soldat de chocolat praliné ?... jamais !

PETKOFF. — Non ? *(Il les regarde. Tous sont très graves et très conscients de la situation.)* ... Alors Raïna envoie des souvenirs à d'autres hommes ?

SERGE, *énigmatiquement.* — Le monde n'est pas un lieu aussi innocent que nous nous plaisions à nous l'imaginer, Petkoff.

BLUNTSCHLI, *se levant brusquement.* — Allons, major, ne vous inquiétez pas. C'est moi le soldat de chocolat praliné. *(Petkoff et Serge sont également étonnés.)* Mademoiselle m'a sauvé la vie en me donnant des chocolats pralinés quand je mourais de faim : oublierai-je jamais leur parfum ! Feu mon ami Stolz vous a conté cette histoire à Pirot. C'était moi le fugitif.

PETKOFF, *ahuri.* — Vous !... Serge, rappelez-vous la façon dont ces deux dames nous ont mouchés ce matin quand nous en avons parlé ?... *(Serge sourit cyniquement, Petkoff regarde Raïna en face avec sévérité.)* Eh bien ! ... tu en es une jeune fille convenable, toi !

RAÏNA, *avec amertume.* — Le major Saranoff a changé d'idée... Et puis, quand j'ai écrit ça sur la photographie, je ne savais pas que le capitaine Bluntschli était marié.

BLUNTSCHLI, *ahuri au point de protester véhémentement.* — Mais je ne suis pas marié !

RAÏNA, *d'un ton de profond reproche.* — Mais si, vous avez dit que vous l'étiez.

BLUNTSCHLI. — Moi !... Pas du tout... Je n'ai jamais dit ça... Non, non, vraiment, je ne l'ai pas dit... Jamais de ma vie je n'ai été marié.

PETKOFF, *exaspéré.* — Raïna, veux-tu avoir l'obligeance de me dire — si ce n'est pas trop te demander — auquel de ces messieurs tu es fiancée ?

RAÏNA. — A aucun d'eux... Cette jeune fille-ci... *(présentant Louka qui leur fait fièrement face)* est pour le moment l'objet de l'affection du major Saranoff.

PETKOFF. — Louka !... Etes-vous fou, Serge ?... Mais cette jeune fille doit épouser Nicola.

NICOLA, *s'avançant.* — Je vous demande pardon, monsieur, il y a erreur, Louka n'est pas ma fiancée.

PETKOFF. — Pas ta fiancée, drôle !... Mais je t'ai donné 25 levas le jour de tes fiançailles, et M^lle^ Raïna lui a donné ce bracelet doré.

NICOLA, *avec une froide onction.* — Oui, monsieur, oui, nous l'avons annoncé ainsi, mais c'était seulement pour protéger Louka. Elle a une âme au-dessus de sa position et je n'étais rien de plus que son serviteur, son confident... Comme vous savez, monsieur, j'ai l'intention d'ouvrir une boutique, plus tard, à Sofia, et je compte sur sa clientèle et sur sa bienveillante recommandation, au cas où elle se marierait dans la noblesse.

Il sort avec une discrétion impressionnante, les laissant tous ahuris.

PETKOFF, *rompant le silence.* — Eh bien ! Je veux être... Hem !

SERGE. — C'est le plus bel héroïsme ou la plus vile bassesse !... Eh bien, Bluntschli, lequel est-ce ?

BLUNTSCHLI. — Bah ! Héroïsme ou bassesse, peu importe, allez !... Nicola est l'homme le plus habile que j'aie rencontré en Bulgarie. Je le nommerai gérant d'un de mes hôtels, s'il peut parler le français et l'allemand.

LOUKA, *s'adressant soudain à Serge.* — J'ai été insultée par tout le monde ici. C'est *vous* qui avez donné l'exemple... Vous me devez des excuses.

Serge, comme une pendule à répétition dont le ressort a été touché, se croise instantanément les bras.

BLUNTSCHLI, *avant qu'il pût parler.* — Inutile. Il ne fait jamais d'excuses.

LOUKA. — Pas à vous, son égal et son ennemi, mais à moi, sa pauvre servante, il ne refusera pas de faire des excuses.

SERGE, *approuvant.* — Vous avez raison... *(Il plie le genou de son air le plus noble.)* Pardonnez-moi.

LOUKA. — Je vous pardonne... *(Timidement, elle lui donne sa main qu'il baise.)* Votre geste fait de moi votre future femme.

SERGE, *se redressant brusquement.* — Ah ! c'est vrai ! J'oubliais !

LOUKA, *froidement.* — Vous pouvez vous rétracter si vous voulez.

SERGE. — Me rétracter !... Jamais !... Vous m'appartenez.

Il met son bras autour d'elle. Catherine entre pour trouver Louka dans les bras de Serge, pendant que tous les autres les contemplent dans un étonnement effaré.

CATHERINE. — Quoi ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Serge lâche Louka.

PETKOFF. — Dame, ma chère, il paraît que Serge va épouser Louka au lieu de Raïna... *(Elle est sur le point de laisser éclater son indignation contre lui quand il l'arrête en s'exclamant d'un ton bourru :)* Oh ! ne me blâme pas... je n'ai rien à voir là-dedans.

Il se retire près du poêle.

CATHERINE. — Epouser Louka !... Mais, Serge, vous êtes lié à nous par votre parole.

SERGE, *se croisant les bras.* — Rien ne peut me lier !

BLUNTSCHLI, *très satisfait de cette manifestation de sens commun.* — Ah ! Saranoff, votre main. Mes félicitations... Vos héroïsmes ont leur côté pratique, après tout... *(A Louka :)* Mademoiselle, les meilleurs souhaits d'un bon républicain.

Il lui baise la main, au grand ennui de Raïna.

CATHERINE, *d'un ton menaçant.* — Louka, vous avez été raconter des histoires.

LOUKA. — Je n'ai fait aucun tort à Raïna.

CATHERINE, *avec hauteur.* — Raïna !...

Raïna est également indignée de cette liberté.

LOUKA. — Mais j'ai bien le droit de l'appeler Raïna, puisqu'elle m'appelle Louka... J'ai dit tout simplement au major Saranoff qu'elle ne l'épouserait jamais si le monsieur suisse revenait.

BLUNTSCHLI, *surpris.* — Hein ?

LOUKA, *se tournant vers Raïna.* — Il m'a semblé que vous l'aimiez plus que Serge. Vous savez mieux que moi si j'avais raison.

BLUNTSCHLI. — En voilà des bêtises !... Je vous assure, mon cher major, ma chère madame, que mademoiselle votre fille m'a tout simplement sauvé la vie, rien de plus... Mais voyons, sapristi, regardez Mademoiselle et regardez-moi: elle, riche, jeune, belle, l'imagination pleine de princes féeriques et de natures nobles, de charges de cavalerie et Dieu sait quoi encore !... Et moi, un vulgaire soldat suisse, qui sait à peine ce que c'est qu'une vie décente après quinze ans de caserne et de batailles, un vagabond, un homme qui, dans la vie, a perdu toutes les bonnes occasions, à cause d'une incurable disposition romanesque, un homme...

SERGE, *sursautant comme s'il avait été piqué par une aiguille et plein d'un étonnement incrédule, interrompant.* — Comment ?... Qu'est-ce qui vous a fait perdre toutes vos bonnes occasions dans cette vie ?

BLUNTSCHLI, *promptement.* — Une incurable disposition romanesque, oui, oui... Quand j'étais gamin, j'ai fui deux fois de la maison. Puis, au lieu de prendre la suite des affaires de mon père, je suis entré dans l'armée. J'ai escaladé le balcon de cette maison alors qu'un homme de sens aurait plongé dans la cave la plus voisine. Comme un gamin, je suis revenu ici pour apercevoir encore une fois cette jeune fille quand un autre homme de mon âge aurait renvoyé la houppelande...

PETKOFF. — Ma houppelande !

BLUNTSCHLI. — Oui... oui, c'est d'elle que je parle... aurait renvoyé la houppelande et serait retourné tranquillement chez lui... Non... mais vraiment, croyez-vous qu'une jeune fille puisse tomber amoureuse d'un homme de mon espèce ?... Voyons, mais regardez donc nos âges ! J'ai trente-quatre ans, et je ne pense pas que Mademoiselle en ait beaucoup plus de dix-sept. *(Cette estimation produit une sensation marquée, tous se tournant et se regardant l'un l'autre. Il continue innocemment :)* Toute cette aventure était pour moi une question de vie ou de mort, mais pour elle, c'était un simple jeu d'écolière... des chocolats pralinés et une partie de cache-cache. En voici la preuve !... *(Il prend la photographie sur la table.)* Voyons ! Je vous le demande, une femme qui aurait pris cette affaire au sérieux m'aurait-elle écrit et envoyé ceci : « Raïna à son soldat de chocolat praliné, souvenir » ?

Il exhibe triomphalement la photographie, comme si cela décidait de la chose au delà de toute possibilité de réfutation.

PETKOFF. — Voilà ce que je cherchais... mais comment diable est-elle arrivée là ?

BLUNTSCHLI, *à Raïna, très satisfait de soi-même.* — J'ai mis les choses au point, j'espère, mademoiselle ?

RAÏNA, *dans un état de vexation tel qu'elle n'est plus maîtresse d'elle-même.* — Oui, oui, je suis tout à fait d'accord avec vous quant à votre propre portrait... Vous êtes un idiot romanesque... *(Bluntschli est surpris au delà de toute expression.)* La prochaine fois, j'espère que vous saurez la différence qu'il y a entre une écolière de dix-sept ans et une femme de vingt-trois.

BLUNTSCHLI, *stupéfié.* — Vingt-trois !

Elle arrache avec mépris la photographie de ses mains, la déchire par le travers et lui jette les morceaux à ses pieds.

SERGE, *avec un méchant plaisir devant la déconfiture de son rival.* — Bluntschli... ma dernière croyance est partie... Votre sagacité est une supercherie comme tout le reste. Vous avez moins de savoir-faire que moi-même.

BLUNTSCHLI, *accablé.* — Vingt-trois !... Vingt-trois ! *(Réfléchissant.)* Hem !... *(Se décidant rapidement :)* En ce cas, major Petkoff, j'ai l'honneur de vous demander formellement la main de mademoiselle votre fille, en remplacement du major Saranoff qui prend sa retraite.

RAÏNA. — Vous osez demander ma main !

BLUNTSCHLI. — Puisque vous aviez vingt-trois ans quand vous m'avez dit les choses que vous m'avez dites cet après-midi, je les prends au sérieux.

CATHERINE, *polie, mais avec hauteur.* — Je doute, monsieur, que vous vous rendiez compte de la position de ma fille et de celle du major Saranoff dont vous vous proposez de prendre la place... Les Petkoff et les Saranoff sont connus pour être les familles les plus riches et les plus importantes du pays. Notre situation est presque historique : ... nous pouvons remonter à près de vingt ans, monsieur !

PETKOFF. — Oh ! Catherine, laisse cela, je t'en prie, laisse cela !... *(A Bluntschli :)* Nous en

serions très heureux, Bluntschli, si ce n'était qu'une question de position, mais, sapristi, vous devez savoir que Raïna est habituée à un train de maison très confortable... Serge a vingt chevaux.

BLUNSTCHLI. — Mais, bon Dieu ! à quoi ça peut-il bien servir vingt chevaux ? C'est un cirque.

CATHERINE, *avec sévérité.* — Ma fille, monsieur, est habituée à une écurie de première classe.

RAÏNA. — Mère, tais-toi, tais-toi ! Tu me rends ridicule !...

BLUNTSCHLI. — Ah ! Alors !... Si tout revient à une question de train de maison ? Tenez ! *(Il s'élance impétueusement vers la table et saisit les papiers contenus dans l'enveloppe bleue.)* Combien de chevaux, dites-vous ?

SERGE. — Vingt, noble Suisse !

BLUNTSCHLI. — J'en ai deux cents... *(Ils sont stupéfaits.)* Combien de voitures ?

SERGE. — Trois.

BLUNTSCHLI. — Peuh ! J'en ai soixante-dix. Vingt-quatre d'entre elles tiennent douze personnes à l'intérieur, outre deux sur le siège, sans compter le cocher et le conducteur... Combien de nappes avez-vous ?

SERGE. — Comment ?... Est-ce que je sais, moi ?

BLUNTSCHLI. — En avez-vous quatre mille ?

SERGE. — Certes non !

BLUNTSCHLI. — Eh bien, moi, si !... J'ai neuf mille six cents paires de draps et couvertures, avec deux mille quatre cents couvre-pieds américains. J'ai dix mille couteaux et fourchettes et la même quantité de couverts à dessert. J'ai six cents domestiques. J'ai six maisons comme des palais, outre deux écuries de chevaux de louage, un café terrasse et une maison particulière. J'ai quatre médailles d'honneur, j'ai le grade d'officier et la position d'un gentilhomme, et plus encore je possède trois langues maternelles... Montrez-moi donc en Bulgarie un homme qui puisse vous offrir tout cela !

PETKOFF, *avec vénération.* — Vous êtes donc empereur de Suisse ?

BLUNTSCHLI. — Mon rang est le plus haut qu'on connaisse en Suisse, je suis un citoyen libre.

CATHERINE. — Alors, capitaine, puisque ma fille vous a choisi, je ne m'opposerai pas à son bonheur... *(Petkoff veut parler.)* C'est également le sentiment du major Petkoff.

PETKOFF. — Certes, certes, je serai réellement trop heureux... Deux cents chevaux !... Bigre !

SERGE. — Que dit la demoiselle ?

RAÏNA, *faisant semblant de bouder.* — La demoiselle dit qu'il peut garder ses nappes et ses omnibus... Je ne suis pas ici pour être vendue au plus offrant.

BLUNTSCHLI. — Je n'accepte pas cette réponse... Je me suis présenté à vous comme fugitif, comme mendiant et comme un homme mourant de faim... Vous m'avez reçu. Vous m'avez donné votre main à baiser, votre lit pour dormir dedans et votre toit pour m'abriter...

RAÏNA, *l'interrompant.* — Ce n'est pas à l'empereur de Suisse que je les donnais.

BLUNTSCHLI. — C'est précisément ce que je dis... *(Il saisit vivement sa main et regarde la jeune fille en face tandis qu'il ajoute avec une autorité pleine de confiance :)* Dites-nous maintenant à qui vous les avez donnés.

RAÏNA, *succombant avec un sourire timide.* — A mon soldat de chocolat praliné.

BLUNTSCHLI, *avec un sourire de joie tout juvénile.* — C'est bien cela... Merci... *(Il consulte sa montre et prend tout à coup un air affairé :)* Le moment est venu, major... Vous avez si bien fait pour ces régiments qu'on vous demandera sûrement de vous occuper de la division d'infanterie de Timok. Renvoyez-les chez eux par la route de Lom Palanka... Saranoff, ne vous mariez pas avant mon retour, je serai ici, ponctuellement, à 5 heures du soir, mardi en quinze. Madame et mesdemoiselles, bonsoir.

Il leur fait un salut militaire et sort.

SERGE. — Quel homme !... QUEL HOMME !

RIDEAU

Catherine. Nicola. Raïna. Serge.
Bluntschli. Petkoff.

Nicola. Petkoff. Catherine.

6 PETKOFF. — *Ah ça, Nicola, es-tu fou ?... Qui t'a dit d'apporter ici les bagages du capitaine Bluntschli?...*
NICOLA. — *Ce sont les ordres de Madame, monsieur.* (ACTE II.)

7 CATHERINE. — *Où était-elle, Nicola ?*
NICOLA. — *Pendue dans la grande armoire bleue, madame...* (ACTE III.)

8 RAÏNA. — *... Moi... moi. Comment m'avez-vous devinée ?* (ACTE III.)

9 LOUKA. — *... Elle ne vous épousera jamais, elle épousera le Suisse...* (ACTE III.)

SERGE. — *... Je refuse de me battre avec vous, savez-vous pourquoi ?...*
10 BLUNTSCHLI. — *... Non, mais ça ne fait rien, je ne vous ai pas demandé de raison quand vous le vouliez, je ne vous demande pas de raison maintenant que vous ne le voulez plus...* (ACTE III.)

Photographies Lipnitzki.

Raïna. Bluntschli.

Louka. Serge.

Bluntschli. Serge.

LE HÉROS ET LE SOLDAT devant la critique

LE DIABLE IRLANDAIS.

Voila cinquante-deux ans tout juste, le diable irlandais, qui, depuis, eut de surabondantes raisons de persévérer dans son scandaleux cynisme, déclarait dans la préface de la première édition anglaise de *Plays Pleasant and Unpleasant,* alors bannis des scènes londoniennes : « Je ne puis désormais me satisfaire de morale fictive et de bonne conduite fictive qui, répandant une gloire fictive sur le vol, le dénuement, la maladie, le crime, la cupidité et tous les autres lieux communs de la civilisation, poussent les hommes sur le théâtre de la vie, à prétendre follement que ces choses sont le progrès, la science, la morale, la religion, le patriotisme, l'impérialisme, la grandeur nationale et tous les autres noms grandiloquents dont les journaux les affublent. »

Agrandis jusqu'à l'échelle du massacre international, ces lieux communs ont en un demi-siècle accompli une si foudroyante carrière que *Le Héros et le Soldat,* cette féroce mise au point du courage militaire et du romanesque guerrier, risquerait de passer pour une berquinade si G. Bernard Shaw n'y avait prodigué les provocations de son humour, cela qui, sous un fallacieux aspect de paradoxe et d'excentricité, déborde de sens commun et sacrifie aux douces exigences de la moralité naturelle.

G. Joly, dans *L'Aurore.*

UNE LEÇON PLUS GÉNÉRALE.

Je m'étonne toujours que Bernard Shaw ne soit pas joué plus souvent en France. Son nom est, chez nous, à juste titre, un des plus célèbres noms étrangers qui soient, mais on ne représente qu'assez occasionnellement ses œuvres. Il en est peu pourtant, non seulement qui aient autant d'attrait, et quelquefois de profondeur, mais qui soient aussi proches de notre tempérament. L'humour même de Shaw — et cela s'explique par ses origines — est à tout prendre beaucoup plus gaulois qu'anglo-saxon. Il est possible, d'ailleurs, que ce soit cette parenté qui explique notre retenue : on aime trouver chez un étranger ce qui vous est étranger.

Le Héros et le Soldat est, si l'on veut, une satire de la guerre, ou plutôt des militaires. Shaw s'est plu à montrer comment les batailles se gagnent moins par la bravoure que par le sens de l'organisation. Le capitaine Bluntschli, un Suisse égaré dans l'armée bulgare d'une façon qui rappelle un peu « Candide », donne des leçons de vraie stratégie aux lourds militaires bulgares. Mais vu l'esprit universel de Shaw, la leçon ne porte pas seulement sur la guerre, elle amène aussi à savoir un peu mieux ce qu'est l'amour et, d'une façon générale, la vie. Et sans qu'il y ait jamais, de la part de l'habile auteur, aucun exposé abstrait : c'est de l'évolution toute humaine des personnages, du choc naturel de leurs passions que se dégagent, avec élégance et sel, les idées favorites de Bernard Shaw et ce mélange de pessimisme et d'optimisme très sain qui est le sien.

Marc Beigbeder,
dans *Le Parisien Libéré.*

LA SOURCE DE L'HÉROISME.

Bernard Shaw dans *Le Héros et le Soldat* ne dit point qu'il n'y ait pas de héros : il prend la chose beaucoup plus loin et se demande s'il n'entre pas de la sottise, et parfois même de la bassesse, dans la source même de l'héroïsme. Serge Saranoff, le « héros », qui nous paraît le type même du sot tant qu'il est enfermé dans la convention de son héroïsme, devient dès qu'on l'en délivre un brave garçon, et fort capable de vrai courage : ce qu'il montre en épousant la soubrette de sa noble fiancée. Bluntschli, le « soldat », est un « bon soldat », un soldat professionnel, et qui fait très bien son métier. Mais rien ne lui échappe de la sottise de ce métier — et il ne peut retenir son rire lorsqu'il évoque le visage convulsé et furieux du « héros » qui chargeait sur lui en essayant de retenir l'élan de son cheval. Et il est très habile de la part de Shaw d'avoir choisi pour type du soldat un soldat volontaire, un homme qui a choisi d'être soldat pour gagner sa vie — et non pas l'un de ces braves bougres qui bondissent à la frontière à la seule vue d'une affiche blanche fraîchement collée aux murs de son village, et dont les tribunaux militaires et la chancellerie de la Légion d'honneur sanctionnent l'obéissance ou la désobéissance. Bluntschli est soldat comme on est épicier, avec le même sérieux dans les affaires, et rien de plus. C'est un épicier honnête. Rapprochement parfaitement sacrilège, naturellement, mais juste, et qui ramène à sa vraie importance le militaire de carrière, perpétuellement occupé de solde, de retraite, de rappels et de frais d'équipement.

Jacques Lemarchand,
dans *Combat.*

JOUÉE EN COMÉDIE...

Arrivant à Paris il y a quinze ans, la première fois que je me rendis au théâtre ce fut justement pour voir *Le Héros et le Soldat,* que jouaient les Pitoëff. Mes souvenirs sont vagues. Il me semble pourtant qu'ils en avaient fait un sombre drame, assaisonné d'un comique grinçant; M. Pierre Franck, lui, n'a voulu y voir que la comédie. Les deux conceptions sont sans doute valables, mais je préfère de beaucoup la seconde. Je pense même que M. Franck aurait dû pousser encore plus à la farce, en accélérant le mouvement de sa mise en scène, qui est impeccable, mais un peu lente. A part ce reproche léger, il n'y a que des compliments à lui faire. Il a eu le bon goût de choisir pour les rôles de Raïna et de Louka deux jeunes et ravissantes actrices, Denise Provence et Renée Cosima. La première possède autant de métier que de talent et de grâce. La seconde ne sait pas encore très bien utiliser tous ses dons... Il semble surtout que Renée Cosima soit plus faite pour le drame que pour la comédie. On devine chez elle un feu intérieur, une puissance rageuse qui la pousseront au tout premier plan si elle trouve quelqu'un pour les utiliser, et si elle veut se plier aux disciplines du théâtre.

Par contre, Marc Cassot, dans un rôle où il peut enfin se détendre, utilise toutes ses qualités et se montre excellent. Pierre Paulet donne au « héros » un relief de haute saveur. Toute la troupe est à l'avenant. Il n'y a pas une faiblesse, pas un trou dans l'interprétation.

Une bonne pièce, bien jouée et bien habillée, voilà qui est assez rare depuis quelques semaines.

René Barjavel,
dans *Carrefour.*

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1950. — Imprimeur no 117.